LA PENSÉE ÉCOLOGIQUE

TIMOTHY MORTON

ZULMA
ESSAIS

« Dans ce texte radical (mais aussi plein d'humour) mêlant art et écologie, ce proche de la philosophie de Bruno Latour nous invite à revoir nos outils conceptuels pour comprendre la crise écologique à laquelle nous sommes confrontés. » David Doucet, *Les Inrockuptibles*

« Cet essai stimulant rompt avec le discours habituel de l'écologie politique. Entrer en écologie ne se résume pas, pour Morton, à devenir un protecteur de l'environnement mais implique de changer de regard. Il s'agit de comprendre que nous sommes traversés, reliés à d'autres entités vivantes, qu'il s'agisse des bactéries dont nous sommes les hôtes ou des effets de notre action sur la biosphère. Penser écologiquement, c'est se saisir comme faisant partie de ces interactions, de ce maillage, c'est donc l'occasion d'un immense vertige. » Alexandre Lacroix, *Philosophie Magazine*

« Dans cet ouvrage, enfin traduit en français dix ans après sa publication aux États-Unis, Timothy Morton démonte la notion de nature, la dénonce comme une "addiction", un doudou en lambeaux auquel l'humanité continuerait de s'accrocher. » Pierre-Édouard Peillon, *Le Nouveau Magazine littéraire*

« Timothy Morton entend démontrer que l'écologie telle qu'elle est comprise aujourd'hui n'apporte aucune solution, mais qu'elle fait partie du problème parce qu'elle repose sur des concepts erronés. » Laurent Testo, *Sciences humaines*

« L'essai de Timothy Morton, nourri aussi bien par Mallarmé que par Stanley Kubrick, ouvre un champ de réflexion radicalement nouveau. » Andreina De Bei, *Sciences et Avenir*

« Au contraire de nombreuses Cassandre annonciatrices de désastre et d'effondrement comme tous ceux qui prétendent que les choses vont bien se passe, Morton fait partie de ceux qui pensent la condition écologique du présent. » Laurent de Sutter, *Focus Vif*

« En trois chapitres menés tambour battant, cette pensée écologique invite à moins de nature pour plus de conscience. » Laurent Lemire, *Livres Hebdo*

philosophie MAGAZINE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 47227

Date : Fevrier 2019
Page de l'article : p.66-73
Journaliste : Alexandre Lacroix

Nous ne sommes pas à la fin des temps mais au commencement

TIMOTHY MORTON

Peu d'essais de philosophie sont aussi stimulants, communiquent autant d'excitation à la lecture que *La Pensée écologique* de Timothy Morton (Éditions Zulma). Ce penseur britannique aux allures de rock-star, ami d'artistes comme Björk ou Ólafur Eliasson, est encore peu traduit en France, et pourtant il secoue la réflexion sur le vivant et le réchauffement climatique en lui insufflant une dose étonnante de métaphysique.

Propos recueillis et traduits par **Alexandre Lacroix**

Tous droits réservés à l'éditeur

philosophie MAGAZINE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 47227

Date : Fevrier 2019
Page de l'article : p.66-73
Journaliste : Alexandre Lacroix

© Max Burkhalter

La cinquantaine, père de famille, Timothy Morton a équipé la maison où il habite à Houston (Texas) d'un système générant l'électricité à partir du vent. Pendant quelques jours, il se souvient s'être considéré comme *« très saint et vertueux »*, après quoi il a compris qu'il pouvait, désormais, laisser la lumière allumée dans toutes les pièces, voire transformer son garage en boîte de nuit sans aucun impact sur l'environnement. Et si la transition écologique n'était pas sobre, si elle n'avait rien à voir avec un nouveau puritanisme? Et si la pensée écologique ne nous menait pas à des restrictions mais à un nouveau sens de l'excès, de la dépense, de l'interdépendance, du décentrement?

Telle est la perspective ouverte par Morton, touche-à-tout de génie. Né en Angleterre, il joue parfois de la musique sur des albums et a composé des chansons de rock; il enseigne la littérature anglaise à la Rice University (au Texas) et a écrit une thèse sur Shelley; de nombreux artistes contemporains l'invitent à prendre la parole dans leurs expositions. Mais ce côté pop-star éclectique, qui est en train de rendre Morton célèbre – il ne devrait pas tarder à occuper dans le monde intellectuel une place à peu près équivalente à celle d'un Slavoj Žižek –, ne l'empêche nullement de s'intéresser à la métaphysique contemporaine la plus exigeante. Ami de Graham Harman, philosophe qui est à l'origine d'un courant baptisé le Nouveau Réalisme, Morton a produit un concept neuf, celui d'« hyperobjet ». Contrairement aux objets classiques, les hyperobjets ne sont pas localisables dans le temps et dans l'espace, leur répartition est aléatoire, ils sont visqueux et s'interpénètrent, quand ils ne traversent pas notre corps. À quoi sert ce concept? À penser la crise écologique, puisque les déchets ou encore le réchauffement climatique ne sont pas des objets classiques sur lesquels nous pouvons exercer un contrôle direct, mais bel et bien des hyperobjets avec lesquels nous entrons dans des interactions complexes. Dès lors, la pensée écologique est une aventure, un tour de train fantôme dérangeant: son projet n'est pas simplement de réorienter la politique énergétique ou industrielle, mais de proposer de nouvelles images du monde, perturbatrices, susceptibles de modifier le rapport des êtres humains à la biosphère. Prêts pour le *trip*?

Tous droits réservés à l'éditeur

philosophie MAGAZINE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 47227

Date : Fevrier 2019
Page de l'article : p.66-73
Journaliste : Alexandre Lacroix

Vous avez eu une correspondance, publiée, avec la chanteuse Björk. Dans son premier e-mail, elle vous demande de l'aider à se définir: « *Je voudrais savoir quel -ism je suis.* » Mais vous refusez de répondre. Pourquoi?

TIMOTHY MORTON: Toute cette affaire des mots en *-ism* – surréalisme, impressionnisme... – me paraît étroitement liée à l'anthropocentrisme, à cette perspective réductrice selon laquelle les êtres humains seraient au centre de l'univers, en position de mettre les choses dans des boîtes. Björk a au contraire une manière de chanter qui brouille les limites entre humain et non-humain. Sa voix est-elle animale? Est-ce encore un chant ou des cris? Comment le timbre de la voix est-il mêlé aux sons des machines ? Son esthétique remet en cause la manière classique de compartimenter le monde.

L'un de vos concepts, celui d'« *hyperobjet* », est même inspiré par un titre de Björk, *Hyperballad*.

Dans cette chanson, Björk s'adresse à un être aimé. Elle lui dit que le matin, très tôt, avant qu'il ne se lève, elle se rend au bord d'une falaise et elle jette des petits morceaux de voiture, des bouteilles et des couverts. Elle n'exprime pas directement ses sentiments, mais elle les suggère en nommant les objets dont elle se débarrasse. Pour moi, c'est là le sens de *hyper-*, dans « *hyperobjet* ». C'est un concept dont je me sers pour désigner des entités qui ne sont pas situées en un point précis du temps et de l'espace, qui néanmoins existent réellement – et que l'on ne peut aborder qu'à travers un jeu de connexions et d'interrelations, indirectement.

Par exemple?

Le polystyrène. Pensez à tous les morceaux de polystyrène qui existent dans le monde, dans les cartons d'emballage, les décharges publiques, aux grains perdus dans le sable des plages, dans les océans, dans les intestins des animaux... Le polystyrène est un hyperobjet: il est amené à exister sur une durée de temps très longue avec une répartition spatiale discontinue et aléatoire. Mais le réchauffement climatique est également un hyperobjet: nul ne le voit, il se manifeste à travers une série d'événements imprédictibles – canicules, pluies diluviennes, ouragans, fonte de glaciers et d'icebergs, élévation du niveau de la mer... Sur les hyperobjets, vous ne pouvez pas exercer votre contrôle de façon simple.

Autre caractéristique des hyperobjets, la viscosité.

Oui, cela signifie que vous ne pouvez pas vous séparer d'eux, la distinction entre sujet et objet n'opère plus. Pensez au plastique : il n'y a pas seulement en ce moment même un continent de sacs plastique flottant sur l'océan Pacifique, vous avez aussi du plastique en vous, parce que des petits morceaux de plastique se trouvent dans les aliments. Plus généralement, si les êtres humains décident d'aller s'établir sur Mars, cela implique qu'ils devront recréer certaines conditions sur cette planète, s'arranger pour avoir de l'eau à l'état liquide, une atmosphère, des végétaux; ils seront encore un peu sur Terre, même sur Mars. La Terre est un hyperobjet qui colle aux humains, ils ne peuvent aller habiter nulle part sans l'emporter avec eux.

En vous écoutant, je me demande ce qui aurait la propriété de ne pas être un hyperobjet. Y a-t-il encore une place, dans votre philosophie, pour les objets ordinaires, tout bêtes?

La notion d'hyperobjet est relative. Si j'étais un électron, un verre d'eau serait pour moi un hyperobjet.

Parmi les propriétés des hyperobjets, il y a aussi l'interobjectivité. Qu'est-ce que cela veut dire?

Qu'il y a interpénétration. Par exemple, l'humanité est un hyperobjet. Mais il y a de l'humanité dans les vaches. Parce que, sans l'élevage, les vaches telles que nous les connaissons n'existeraient pas. Chaque hyperobjet est donc pris dans une multitude d'autres, ce qui déjoue la loi traditionnelle de la causalité.

En quoi ce concept clairement métaphysique d'hyperobjet vous paraît-il essentiel pour la pensée écologique?

La pensée écologique est un effort pour vous faire prendre conscience que plusieurs événements se produisent à des échelles différentes. Nous sommes en train de parler, nous sommes partie prenante de cet hyperobjet appelé humanité qui, à une autre échelle d'espace et de temps, est en train – au moins métaphoriquement – de percuter la Terre comme un astéroïde géant. Quand vous montez à bord de votre voiture et que vous démarrez, statistiquement il ne se passe rien, vous ne faites aucun mal à la biosphère. Mais à une autre échelle, cette action, répétée des milliards de fois, est à l'origine du réchauffement climatique. S'ouvrir à la pensée écologique, c'est modifier sa conscience de façon à percevoir ces différents niveaux.

Vous parlez d'« *écologie sombre* », parce qu'il est inquiétant, désagréable d'accéder à cette conscience élargie?

Bien entendu! Quand vous allez aux toilettes et que vous tirez la chasse d'eau, vous vous figurez par commodité que vos déjections s'en vont dans une espèce de petit lieu magique baptisé « *ailleurs* ». En réalité, vous savez que cet ailleurs n'existe pas, que vos excréments seront acheminés dans une usine de retraitement ou seront déversés dans l'océan. Il est très désagréable d'être conscient que les pollutions en tous genres ne s'en vont pas, qu'elles restent partie intégrante de notre environnement. C'est à cette réalité sombre que vous expose l'écologie.

TIMOTHY MORTON
EN SIX DATES

1968
Naissance à Londres, le 19 juin

1994
Le disque *Stacked up* du groupe Senser se hisse à la quatrième place des hit-parades en Angleterre. Il comprend une chanson, *Peace*, coécrite par Timothy Morton, ex-membre de cette formation fusionnant rock et rap

1995
Publication de son premier livre, *Shelley and the Revolution of Taste* (« Shelley et la révolution du goût », Cambridge University Press; non traduit), remarqué par Jacques Derrida. La même année, il est nommé professeur de littérature anglaise à l'université du Colorado (il occupera ce poste jusqu'en 2003)

2000
Violoniste sur le disque *Peacemaker's Journey* de Joanne Shenandoah, nommé aux Grammy Awards dans la catégorie « Best Native American Music »

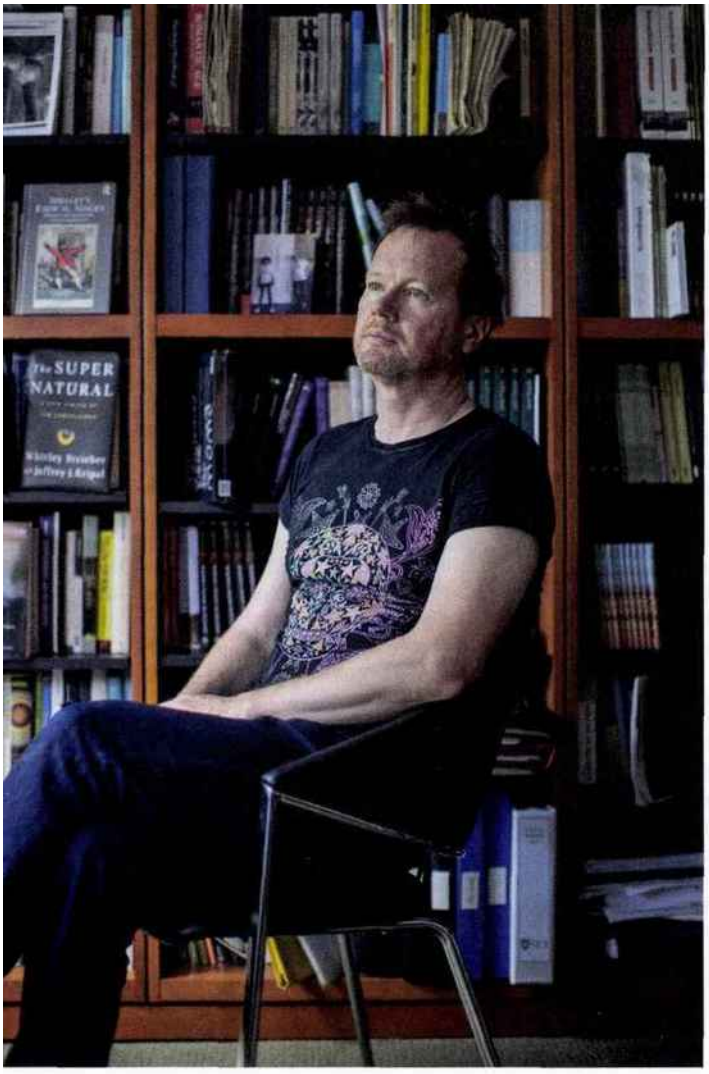
2012
Professeur de littérature anglaise à la Rice University (Houston)

2015
Rétrospective Björk au Museum of Modern Art de New York, qui comprend la publication de sa correspondance avec Timothy Morton. Exposition de l'artiste Ólafur Eliasson au Moderna Museet/ArkDes (Centre suédois d'architecture et de design) de Stockholm, avec conversation publique entre l'artiste et le philosophe; début de leur collaboration

Tous droits réservés à l'éditeur

philosophie MAGAZINE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 47227

Date : Fevrier 2019
Page de l'article : p.66-73
Journaliste : Alexandre Lacroix



© Max Burkhalter

> L'humanité est un hyperobjet. Il y a de l'humanité dans les vaches parce que, sans l'élevage, les vaches telles que nous les connaissons n'existeraient pas

Un autre concept central dans votre travail est celui de « *maillage* ». De quoi s'agit-il?

Le matin, il m'arrive de préparer des crêpes pour mes enfants. J'utilise une passoire afin de tamiser la farine; cette passoire a des mailles, des petits trous par lesquels les flocons de farine passent. Je pense que le réel se présente à nous ainsi. Il n'est pas plein ni continu, il y a des petits trous entre les choses. C'est grâce à ces trous que des transformations sont possibles et que les événements se produisent. Par exemple, si vous vous intéressez à la théorie de l'évolution, vous savez qu'il y a toute sorte de sauts, de discontinuités, d'accidents dans ce récit des transformations successives des espèces. Les fossiles que nous possédons ne fournissent pas un tableau complet. Mais ces trous ne sont pas la preuve que la théorie de l'évolution serait fausse, contrairement à ce que croient les détracteurs de Darwin, ils prouvent au contraire que les espèces évoluent vraiment, étant donné qu'un jeu, des transferts, des mutations sont possibles grâce à ces discontinuités.

Les toilettes, la passoire... Vous avez souvent recours à des images. Pourquoi ?

Je m'intéresse à la capacité des humains à visualiser les problèmes. J'ai parfois l'impression, aussi, que nous sommes tellement submergés et assommés par ce qui se produit dans le monde que notre capacité à nous le représenter, à nous en faire une image, s'en trouve affaiblie ou inhibée... Le métier de philosophe consiste peut-être à chercher des métaphores pour faire voir le monde autrement.

Vous avez contrarié pas mal de sympathisants de l'écologie en affirmant qu'il fallait cesser de faire référence à la nature. En quoi ce concept vous dérange-t-il?

C'est un concept normatif, qui sous-entend que certaines entités ou certains comportements seraient contre-nature. Par le passé, la rhétorique de la nature a largement servi l'homophobie, le sexisme et le racisme. L'amour entre personnes du même sexe serait une « anomalie ». Il serait « naturel » que les femmes, moins fortes, soient soumises aux hommes. Les Blancs seraient « naturellement » plus intelligents. Ensuite, le problème est que l'on ne sait pas où se trouve cette fameuse nature. S'agit-il des forêts loin des villes? Des océans? Mon ADN est-il naturel mais pas mon éducation? La nature, est-ce le sol partout où il n'est pas recouvert pas le macadam? Je n'en sais rien, car les forêts ont été façonnées par les usages des humains, les océans sont pollués, des dépôts de carbone sont présents dans les sols. La pensée écologique telle que je la conçois nous enseigne que les choses sont connectées entre elles et interagissent, tandis que le concept de la nature bloque ce type de prise de conscience.

Quel mot faut-il employer, alors?

La biosphère existe, c'est de là qu'il faut partir. Réfléchissez un peu. Vous voulez sauver les dauphins. Qu'est-ce qui est le plus efficace? De dire qu'il faut sauver les dauphins parce qu'ils n'ont rien à voir avec les humains, qu'ils

Tous droits réservés à l'éditeur

philosophie MAGAZINE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 47227

Date : Fevrier 2019
Page de l'article : p.66-73
Journaliste : Alexandre Lacroix

sont les habitants du royaume enchanté de la nature? Ou d'affirmer que les dauphins et les hommes ont des ancêtres communs dans l'arbre de l'évolution et qu'ils devraient donc être pensés comme interdépendants, pris dans un même maillage et par là même solidaires?

Dans votre essai, vous ironisez sur un film très populaire, *Into the Wild* [2008]. Inspiré de faits réels, il raconte l'histoire de Christopher McCandless, un jeune homme qui a cherché à aller vivre dans la nature sauvage et qui en est mort. Pourquoi êtes-vous si sarcastique?

Je suis moi-même assez fasciné par la dépression, le suicide et ce genre de choses, c'est pourquoi je n'ai aucune antipathie pour Christopher McCandless. Mais je me méfie de ce fantasme selon lequel on pourrait quitter la dimension du social pour accéder à une pureté plus grande. Le mot qui me vient à l'esprit est celui de « belle âme ». Croire que la civilisation est mauvaise, démoniaque, et qu'il serait possible de lui échapper en Alaska, c'est tout aussi stupide que d'imaginer, comme jadis George W. Bush, qu'il existe un *« axe du mal »* passant par l'Irak, l'Iran et la Corée du Nord. Les terroristes d'Al-Qaïda s'étaient de même convaincus que le diable résidait dans les deux tours du World Trade Center. L'esprit de bigoterie suppose que le mal est hors de nous, qu'on peut donc le frapper ou s'en débarrasser. Cependant, comme je le soulignais, la biosphère est maillée, interconnectée, et la quête des bigots n'aboutit finalement qu'à de la violence et à de la destruction.

Vous êtes aussi assez moqueur quant à la posture d'un Ernest Hemingway ou d'un Jim Harrison, qui mettent en scène leur virilité en se décrivant en train d'arpenter les grands espaces.

Aux États-Unis, une question revient fréquemment parmi les propriétaires d'animaux domestiques: avez-vous un chat d'intérieur ou d'extérieur? En général, les gens répondent : « Oh! je suis heureux, j'ai un chat d'extérieur! » Mais de quelle extériorité parle-t-on? En dehors de la maison, y a-t-il un monde extérieur pour les chats? Non, il n'y a que la rue, dans laquelle les chats se font écraser au nom de cette grande et belle idée selon laquelle ils seraient faits pour le plein air. Du moins, il en va ainsi là où j'habite, à Houston. Je me demande même si le concept de chat d'extérieur n'existe pas uniquement pour nous faire croire qu'il existe un monde en dehors du monde que nous habitons réellement. Est-ce qu'il existe un refuge, dans la biosphère, que l'action des hommes n'aurait pas encore touché? J'en doute. C'est pourquoi la gesticulation des écrivains que vous avez évoqués a tendance à me faire sourire: leur fonction sociale est de faire rêver leurs lecteurs en leur faisant croire qu'ils ont réussi à devenir des chats d'extérieur. En d'autres termes, on n'échappe jamais au social ni au politique, même quand on va pêcher dans le Montana.

Vous écrivez: « *Les happenings et les rave parties sont environnementales, du* 14 Hour Technicolor Dream *à l'Alexandra Palace de Londres en 1967* [le premier grand festival de musique de l'époque hippie] *à l'acid house de 1988.* » Cela signifierait-il que, pour vous, il serait plus écolo d'assister à la Gay Pride que de partir faire une marche en forêt?

Je n'ai pas envie de distribuer les bons et les mauvais points, je n'irai pas jusqu'à dire que X est plus écolo que Y! Mais je suis convaincu que le combat contre l'homophobie, le racisme et la misogynie est un moyen d'accélérer la prise de conscience écologique. Parce qu'il convient d'abolir toutes les stigmatisations fondées sur des microdifférences. Si je considère que l'homme à la peau blanche est supérieur à celui qui a la peau noire, quand serai-je capable de faire le grand saut qui consiste à considérer l'ours polaire comme mon semblable, mon frère?

Vous allez plus loin: vous expliquez que la biosphère n'est pas hétérosexuelle, mais *queer*.

C'est l'évidence même! Si vous vous intéressez à la biologie, vous savez que la reproduction hétérosexuelle est un phénomène localisé, une goutte d'eau dans l'océan des comportements sexuels et des mécanismes reproductifs. Les bactéries se reproduisent par scissiparité, les arbres disséminent leurs graines, les trois quarts des fleurs sont bisexuées et hermaphrodites... Du point de vue de l'efficacité, de la dépense énergétique, la reproduction par clonage – courante dans le règne végétal – est de loin préférable à la reproduction sexuelle. Par ailleurs, l'évolution a cette particularité qu'elle va toujours du côté de l'excès, de la rave party si vous voulez, de la folle dépense, parce que l'adaptation des espèces suppose que se produisent des mutations au hasard. Mais pour qu'une mutation aléatoire ait lieu, il faut un nombre d'essais considérable. Songez à la quantité de graines produites par une simple fleur de pissenlit ou au nombre de rapports sexuels qui n'aboutissent pas à une fécondation effective.

Vous reprochez à de nombreux écolos de se concentrer sur des petites actions, tandis que, pour protéger la vie sur Terre, il faudrait voir grand.

À l'échelle individuelle, il n'y a guère que deux choses que vous puissiez faire pour la

> « Par le passé, la rhétorique de la nature a largement servi l'homophobie, le sexisme et le racisme »

Tous droits réservés à l'éditeur

philosophie MAGAZINE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 47227

Date : Fevrier 2019
Page de l'article : p.66-73
Journaliste : Alexandre Lacroix

biosphère: voter vert et arrêter de manger de la viande. Est-ce que cela va arrêter le réchauffement climatique? Non. C'est pourquoi à mon sens l'écologie n'a rien à voir avec la prétendue culpabilité individuelle et le puritanisme. Il ne s'agit pas de devenir une personne vertueuse mangeant bio, mais de s'engager dans des actions collectives. Plutôt que de modifier ses habitudes, agir avec les gens du voisinage, en créant une association. Mais les vrais remèdes ne viendront que d'une action politique transnationale, coordonnant la politique de plusieurs États – à moins qu'un personnage dans le genre d'Elon Musk ne parvienne à modifier le marché automobile à l'échelle globale et à nous débarrasser du carbone.

Êtes-vous favorable au *geoengineering* ? Que pensez-vous de la proposition de David Keith – pulvériser massivement du dioxyde de soufre dans l'atmosphère pour refroidir la planète?

Le problème avec le *geoengineering* est que vous n'avez qu'une seule chance. Vous appuyez sur le bouton, et après, advienne que pourra. Si vous agissez sur les équilibres de notre écosystème au niveau global et que l'effet produit est désastreux, vous compromettez les chances de survie de 7,5 milliards d'êtres humains, mais aussi de tous les animaux et des plantes. J'ai le sentiment que c'est la dernière des choses à faire. La première est de promouvoir la démocratie et de considérer qu'un État vraiment démocratique doit gérer une communauté d'humains et de non-humains, organiser leur coexistence pacifique.

Vous affirmez que la fin du monde est derrière nous, qu'elle a déjà eu lieu.

Je me méfie du concept de « fin du monde » qui me paraît pétrifiant – un peu comme si vous traversiez une rue la nuit et que vous étiez aveuglé par les phares d'une voiture fonçant vers vous: au lieu de vous enfuir, vous restez tétanisé. De plus, il s'agit d'un héritage judéo-chrétien assez problématique. L'apocalypse est présentée par les religions comme un dénouement spectaculaire, lors duquel nous serons enfin fixés sur le bien et le mal. Ce mythe est dangereux, car il nous laisse accroire que tout va soudain s'arrêter. Moi, je pense que nous ne vivons pas la fin des temps, nous nous trouvons au contraire au commencement.

Au commencement de quoi?

De l'Anthropocène, d'une phase de l'Histoire où les êtres humains prennent conscience des conséquences de leurs actions sur la biosphère. Vous connaissez ces scénarios de films fantastiques dans lesquels le héros comprend qu'il est déjà mort. C'est une découverte incroyablement relaxante. Vous avez peur de mourir, vous êtes angoissé, et tout d'un coup vous saisissez que le pire s'est déjà produit. Vous vous sentez libre, il ne peut plus rien vous arriver. J'aimerais amener les gens à se trouver dans cet état d'esprit. Le pire est derrière nous: l'humanité possède déjà des armes atomiques, des centrales nucléaires, elle a pollué les océans, empoisonné les nappes phréatiques, amorcé un réchauffement global, tué 60 % de la faune sauvage. La catastrophe a eu lieu. La seule question intéressante est donc: qu'est-ce qu'on fait maintenant?

Vous avez été influencé par Jacques Derrida. Un reproche que l'on peut adresser à la déconstruction, et à la théorie critique, est qu'elle consiste à dire, sur n'importe quel sujet: « C'est beaucoup plus compliqué que vous ne le croyez! » N'est-ce pas un reproche qui s'applique à votre travail?

Les philosophes ont en effet une manière de se comporter et de s'exprimer qui fait qu'ils paraissent plus intelligents que les autres. En face d'un intellectuel de gauche, la plupart des gens se retrouvent comme paralysés. Je ne considère pas que ce soit une bonne tactique. Par exemple, si quelqu'un dit: « Je me sens coincé, j'ai envie de liberté », le philosophe explique: « Votre désir de liberté est un symptôme qui montre à quel point vous êtes aliéné. » À quoi cela avance-t-il? J'aspire moi-même à me débarrasser de cette attitude. Il y a cependant une leçon importante à retenir de Jacques Derrida: philosopher, c'est ralentir. Les idées ne peuvent avoir de l'effet que si nous les examinons avec une extrême attention. Si je vous résume mon message ainsi: « Nous vivons dans une biosphère, elle est menacée par le réchauffement climatique, nous devons agir au niveau collectif », ce que je dis est juste, mais cela ne déclenchera aucune action de votre côté. Pour que ce message porte vraiment ses fruits, qu'il soit entendu, intériorisé, il faut s'arrêter, prendre le temps et réfléchir à chacun des termes, à leurs implications et à leurs ramifications. C'est un peu comme lorsque vous voyagez à l'aide de Google Maps: quand vous approchez de votre destination, l'image grossit, grossit, elle devient étrange, imprécise, et peut-être allez-vous avoir du mal à trouver l'entrée exacte de l'immeuble où vous devez vous rendre. La pensée philosophique produit cet effet d'agrandissement, elle génère de l'inquiétude, mais le but n'est pas de se faire passer pour plus intelligent que les autres. Il s'agit au contraire de regarder de près un problème pour trouver la bonne entrée. ●

LES LIVRES DE TIMOTHY MORTON

EN FRANÇAIS

Hyperobjets. Philosophie et écologie après la fin du monde
(2013; trad. fr. L. Bury, Cité du Design/it Éditions, 2018)
L'ouvrage de référence sur le concept d'hyperobjet, où l'on comprend ses rapports avec le courant métaphysique qu'on appelle le Nouveau Réalisme. Fondé par Graham Harman, il tente de sortir du point de vue humain ou subjectif sur le monde, de se dégager de la perspective anthropocentrée, pour repenser les choses, les animaux, le vivant et l'univers. Le concept d'hyperobjet permet à Timothy Morton de défaire les catégories traditionnelles de sujet et d'objet.

○

La Pensée écologique
(2010; trad. fr. C. Wajsbrot, Éditions Zulma, 2019)
Cet essai stimulant rompt avec le discours habituel de l'écologie politique. Entrer en écologie ne se résume pas, pour Morton, à devenir un protecteur de l'environnement mais implique de changer de regard. Il s'agit de comprendre que nous sommes traversés, reliés à d'autres entités vivantes, qu'il s'agisse des bactéries dont nous sommes les hôtes ou des effets de notre action sur la biosphère. Penser écologiquement, c'est se saisir comme faisant partie de ces interactions, de ce maillage, c'est donc l'occasion d'un immense vertige.

●

OUVRAGES EN RAPPORT AVEC L'ÉCOLOGIE DISPONIBLES EN ANGLAIS

Ecology Without Nature: Rethinking Environmental Aesthetics
(« L'Écologie sans la nature. Repenser l'esthétique environnementale », Harvard University Press, 2007)
Argumentaire contre l'idée de nature, jugée conservatrice par Morton.

○

Dark Ecology: For a Logic of Future Coexistence
(« L'écologie sombre. Pour une logique de la future coexistence », Columbia University Press, 2016)
En réponse à la *deep ecology*, « écologie profonde », Morton forge le concept de *dark ecology*: la perspective écologique est en effet déroutante, car elle nous confronte à d'« étranges étrangers », à des entités non humaines – plantes, bactéries, microbes – que nous ne comprenons pas mais dont nous dépendons.

○

Humankind: Solidarity with Non-Human People
(« Humanité. Solidarité avec les non-humains », Verso Books, 2017)
Morton nous invite à redevenir comme les anciens bouddhistes ou les shamans amérindiens: à nous vivre non pas comme des sujets humains autonomes, mais comme hantés, traversés par des formes de vie animales et végétales.

●

Tous droits réservés à l'éditeur

The Guardian

« C'est l'heure H pour notre espèce » : le philosophe prophète de l'Anthropocène

par ALEX BLASDEL

Timothy Morton veut que l'humanité renonce à certaines de ses croyances de fond, du fantasme d'un contrôle possible de la planète à notre « supériorité » sur les autres êtres. Ses idées peuvent sembler bizarres mais elles gagnent du terrain.

Il y a quelques années, Björk a entamé une correspondance avec un philosophe dont elle admirait les livres. « bonjour timothy », ainsi commençait son premier message, « ça fait longtemps que je veux écrire cette lettre. » Elle essayait de caractériser son style singulier, de cataloguer son œuvre face à la postérité avant que les critiques ne le fassent. Elle lui demandait de l'aider à définir la nature de son art – « pas seulement la définir pour moi mais aussi pour tous mes amis, pour toute une génération. »

Il se trouve que ce philosophe, Timothy Morton, était un fan de Björk. Sa musique, lui écrivait-il, a eu « une profonde influence sur ma façon de penser et sur ma vie en général ». La sensation d'une intimité un peu inquiétante avec d'autres espèces, la fusion d'atmosphères, dans ses chansons et ses vidéos – tendresse et horreur, étrangeté et joie – « voilà ce à quoi ressemble la prise de conscience écologique », disait-il. L'œuvre de Morton traite des implications de cette étrange conscience – la connaissance de notre interdépendance avec d'autres êtres –, dont il pense qu'elle sape des affirmations longtemps soutenues quant à la séparation entre l'humanité et la nature. Pour lui, c'est la caractéristique qui définit notre époque, et qui nous oblige à changer « nos idées fondamentales sur ce signifie l'existence, sur ce qu'est la Terre, la société ».

Depuis une dizaine d'années, les idées de Morton deviennent de plus en plus *mainstream*. Hans Ulrich Obrist, directeur artistique de la Serpentine Gallery de Londres et peut-être la figure la plus influente dans l'univers de l'art contemporain, est un de ses laudateurs les plus actifs. Obrist a confié aux lecteurs de *Vogue* que les livres de Morton comptaient parmi les ouvrages culturels les plus éminents de notre temps, et il les recommande à nombre de ses collaborateurs. Le célèbre artiste Olafur Eliasson a transbahuté Morton autour du monde pour qu'il puisse faire le discours d'inauguration de ses expositions majeures. Des extraits de la correspondance de Morton avec Björk ont été publiés à l'occasion de la rétrospective de l'œuvre de cette artiste au Museum of Modern Art de New York, en 2015.

La terminologie de Morton « infeste peu à peu toutes les sciences humaines », selon les termes de son ami et compagnon de pensée, Graham Harman. Bien que beaucoup d'universitaires aient la réputation d'écrire exclusivement pour les collègues qui se trouvent au bout de leur couloir, le vocabulaire conceptuel singulier de Morton – « écologie sombre », « l'étrange étranger », « le maillage » – est repris dans une multitude de champs allant de la littérature et l'épistémologie à la théorie juridique et à la religion. L'an dernier, il était sur la liste très disputée des 50 philosophes contemporains les plus influents. Ses idées ont également infiltré des organes de presse traditionnels tels que *Newsweek*, le *New Yorker* et le *New York Times*.

Une partie de ce qui rend Morton populaire, ce sont ses attaques contre des façons de penser toutes faites. Son livre le plus fréquemment cité, *Ecology Without Nature*, écologie sans nature, dit qu'il nous faut abandonner le concept de « nature ». Il affirme que l'un des traits distinctifs de notre monde est la présence de choses gigantesques qu'il appelle des « hyperobjets » – tels le réchauffement climatique ou Internet –, que nous avons tendance à penser comme étant des idées abstraites parce qu'on ne peut les cerner, mais qui sont aussi réels qu'un marteau. Il pense que tous les êtres sont interdépendants et il suppose que tout, dans l'univers, possède une forme de conscience, des algues et des rochers aux couteaux et aux fourchettes. Il affirme que les êtres humains sont des genres de cyborgs, puisque nous sommes constitués de toutes sortes de composants non-humains ; il aime à relever le fait que ce qui est censé faire de nous *nous* – notre ADN – contient un pourcentage significatif du matériau génétique des virus. Il dit que nous sommes déjà régis par une intelligence artificielle primitive : le capitalisme industriel. En même temps, il croit qu'il y a d'« étranges produits chimiques », dans la société de consommation, qui aideront l'humanité à prévenir une crise écologique généralisée.

Les théories de Morton peuvent sembler bizarres, mais elles sont en accord avec l'idée la plus bouleversante née au XXIe siècle : nous entrons dans une nouvelle phase de l'histoire de la planète – phase que Morton et beaucoup d'autres appellent désormais l'« Anthropocène ».

Ces 12 000 dernières années, les êtres humains ont vécu une époque géologique appelée l'Holocène, connue pour ses cieux relativement stables, tempérés. C'était en quelque sorte la Californie de l'histoire planétaire. Or cette époque touche à sa fin. Nous avons récemment commencé à transformer la Terre de façon si drastique que, selon de nombreux scientifiques, une nouvelle époque pointe. Après la période de vacances géologiques la plus brève, il semble que nous pénétrions dans une période plus volatile.

Le terme Anthropocène, du grec ancien *anthropos*, qui signifie « humain », prend acte du fait que les humains sont la cause majeure de la transformation actuelle de la terre. Climats extrêmes, cités submergées, pénuries aiguës de ressources, espèces disparues, lacs transformés en déserts, retombées radioactives : s'il existe encore une vie humaine dans quelques dizaines de milliers d'années, sur la Terre, des sociétés que nous ne pouvons imaginer devront lutter contre les changements que nous provoquons aujourd'hui. Morton note que 75 % des gaz à effet de serre qui sont aujourd'hui dans l'atmosphère seront toujours là dans un demi-millénaire. C'est-à-dire dans quinze générations. Il faudra encore 750 générations, ou 25 000 ans, pour que la plupart de ces gaz soient absorbés par les océans.

L'Anthropocène n'est pas seulement une période de bouleversements induits par l'homme. C'est aussi un moment de conscience intermittente de soi, où l'espèce humaine prend conscience d'elle-même comme d'une force planétaire. Non seulement nous provoquons le réchauffement climatique et la destruction écologique ; mais nous savons que nous le faisons.

L'une des visions de Morton les plus puissantes, c'est que nous sommes condamnés à vivre avec cette perception en permanence. Non seulement quand les hommes politiques se réunissent pour discuter d'accords environnementaux internationaux mais aussi quand nous faisons quelque chose d'aussi prosaïque que parler du temps qu'il fait, prendre un sac en plastique au supermarché ou arroser la pelouse. Nous vivons dans un monde d'équation morale qui n'existait pas auparavant. Quoi que nous fassions, à présent, il s'agit d'un problème environnemental. Ce n'était pas vrai il y a soixante ans – du

moins les gens n'avaient-ils pas conscience que c'était vrai. De façon tragique, ce n'est qu'en pillant la planète que nous nous sommes rendu compte à quel point nous en faisions partie.

Morton pense que tout cela constitue une révolution dans la compréhension de notre place dans l'univers, à l'égal des révolutions provoquées par Copernic, Darwin ou Freud. Il n'est que l'un des milliers de géologues, climatologues, historiens, romanciers et journalistes qui traitent de ce bouleversement, mais il le fait peut-être mieux que tout autre, il capture par ses mots l'étrange sentiment que nous confère le fait d'assister à la naissance de cet âge extrême.

« Vous tournez la clef de contact de votre voiture, écrit-il. Et ça s'empare de vous. » Chaque fois que vous allumez votre moteur, vous n'avez pas l'intention de causer du tort à la Terre, « encore moins de provoquer la Sixième extinction de Masse en quatre milliards et demi d'années d'histoire du vivant sur cette planète ». Mais « causer du tort à la Terre, c'est précisément cela, qui se produit ». Une partie du malaise, c'est que nos actes individuels sont sans doute statistiquement et moralement insignifiants, mais si on les multiplie des millions et des milliards de fois – puisqu'ils sont accomplis par toute une espèce – ils constituent un acte collectif de destruction écologique. Le blanchissement du corail ne se passe pas seulement là-bas, sur la grande barrière de corail : ça se passe partout où vous mettez l'air conditionné en marche. En bref, ce que dit Morton, c'est, « tout est interconnecté ».

Tandis que l'œuvre de Morton s'étend au-delà d'hiérophantes culturels tels que Björk, et jusque dans les pages des principaux organes de presse, celui-ci est probablement en passe de devenir le guide le plus populaire de l'époque nouvelle. Certes, il a des idées apparemment délirantes sur ce que c'est qu'être vivant aujourd'hui – mais être vivant aujourd'hui, à l'ère de l'Anthropocène, *c'est* assez délirant.

Au cours de sa jeune vie, l'Anthropocène est devenu un concept embrassant une étendue aussi vaste que tout autre paradigme mettant son grain de sel dans l'histoire du monde (et si c'est du sel de mer, il contient désormais une bonne dose de déchets synthétiques sous la forme de particules minuscules appelées microplastiques). Ce qui, au départ, n'était qu'un débat technique au sein des sciences de la terre, a amené, selon Morton, une confrontation avec certains de nos moyens de compréhension du monde les plus basiques. À l'ère de l'Anthropocène, écrit-il, nous subissons « une perte traumatisante de repères ».

Pour rendre compte d'un changement d'époque induit par l'activité humaine, il nous faut davantage que la géologie, la météorologie et la chimie. Si c'est l'heure H pour notre espèce, nous avons besoin d'un guide intellectuel – quelqu'un qui nous dise jusqu'à quel point il faut paniquer, et de quelle façon le fait de reconnaître que nous transformons la planète peut nous changer à notre tour.

La prise de conscience que nous avons gagnée, avec l'Anthropocène, n'est pas vraiment une prise de conscience heureuse. De nombreux environnementalistes mettent aujourd'hui en garde contre la catastrophe globale qui menace, et pressent les sociétés industrielles de modifier leur cours. Morton revendique une position plus iconoclaste. Au lieu de tirer l'alarme écologique, tel un Paul Revere de l'apocalypse, il plaide en faveur de ce qu'il appelle l'« écologie sombre », qui soutient que la catastrophe redoutée a déjà eu lieu.

PHOTO : MAX BURKHALTER

Cela ne signifie pas seulement qu'un réchauffement climatique irréversible est en cours mais aussi quelque chose d'une portée plus vaste. « Nous autres, Mésopotamiens » – ainsi désigne-t-il les quatre centaines de générations d'humains passées ayant vécu dans des sociétés agricoles et industrielles – nous pensions simplement manipuler d'autres entités dans le vide (à travers l'agriculture et l'ingénierie, et le reste), comme si nous étions des techniciens de laboratoire et que ces entités se trouvent dans une sorte de boîte de Petri géante appelée « nature », ou « l'environnement ». Avec l'Anthropocène, Morton dit que nous devons prendre conscience du fait que nous n'avons jamais été à l'écart et que nous n'avons jamais contrôlé les choses non humaines, sur la planète, mais que nous leur avons toujours été liés en profondeur. Nous ne pouvons même pas brûler, jeter des choses ou tirer la chasse pour nous en débarrasser, sans qu'elles nous reviennent sous quelque forme, une pollution nocive, par exemple. Nos notions les plus chères quant à la nature et à l'environnement – le fait que ceux-ci soient distincts de nous et relativement stables – ont été ruinées.

Morton compare cette prise de conscience aux romans policiers dans lesquels le chasseur se rend compte qu'il est à la poursuite de lui-même (ses exemples favoris étant *Blade Runner* et *Œdipe Roi*). « Tout le monde n'est pas préparé à se sentir suffisamment effrayé » par cette épiphanie, dit-il. Mais il y a un autre nœud : alors même que les humains ont provoqué l'Anthropocène, nous ne pouvons pas le contrôler. « Oh mon Dieu ! » s'exclama Morton devant moi, à un moment, feignant l'horreur. « Ma tentative pour échapper à la toile du destin, c'était la toile du destin. »

La raison principale pour laquelle nous prenons conscience de notre imbrication dans le monde que nous avons détruit, selon Morton, c'est notre rencontre avec la réalité des hyperobjets – terme forgé par lui pour décrire des choses telles que les écosystèmes et les trous noirs, « massivement distribuées dans l'espace et le temps », comparativement aux individus humains. Les hyperobjets n'ont sans doute pas l'apparence d'objets comme, disons, les boules de billard, mais ils sont tout aussi réels, et c'est la première fois que nous nous heurtons consciemment à eux. Le réchauffement climatique peut nous être d'abord apparu sous l'aspect d'une météorologie locale un peu curieuse, puis comme une série de manifestations indépendantes (une inondation torrentielle inhabituelle ici, une vague de chaleur mortelle là), mais à présent, nous le voyons comme un phénomène unifié dont les événements météorologiques extrêmes et le bouleversement des anciennes saisons ne sont que des éléments.

C'est par les hyperobjets que nous avons été initialement confrontés à l'Anthropocène, affirme Morton. L'un de ses livres les plus influents, intitulé lui-même *Hyperobjets*, étudie cette expérience, être pris dans – être une part intime de – ces entités, trop grandes pour être cernées et beaucoup trop grandes pour être contrôlées. Nous pouvons faire l'expérience d'hyperobjets, tels que le climat, dans leurs manifestations locales ou à travers des données générées par des mesures scientifiques, mais leur échelle, et le fait d'être piégés à l'intérieur d'eux, signifie que nous ne pourrons jamais les connaître pleinement. En raison de tels phénomènes, nous vivons une époque de changements littéralement impensables.

The Guardian ›

Ce qui amène Morton à l'une de ses déclarations les plus radicales : l'Anthropocène oblige à une révolution de la pensée humaine. Les avancées de la science mettent actuellement en évidence à quel point nous sommes « emmaillés » avec d'autres êtres – depuis les microbes, qui rendent compte d'environ la moitié des cellules de notre corps, jusqu'à notre dépendance, pour notre survie, du bouclier thermique électromagnétique de la Terre. En même temps, les hyperobjets, dans leur énormité encombrante, nous alertent sur les limites absolues de la science, et sur celles, par conséquent, de la maîtrise humaine. La science ne peut nous amener que jusque-là. Cela signifie modifier notre relation avec les autres entités de l'univers – qu'elles soient animales, végétales ou minérales – passer de l'exploitation par la science à une solidarité dans l'ignorance. Si nous ne le faisons pas, nous continuerons à provoquer des ravages, sur la planète, qui menacent les modes de vie qui nous sont chers, voire notre existence même. Contrastant avec les fantasmes utopiques d'un possible salut grâce à l'apparition de l'intelligence artificielle ou de quelque autre technologie nouvelle, l'Anthropocène nous enseigne que nous ne pouvons pas transcender nos limites ni notre dépendance envers d'autres êtres. Nous ne pouvons que vivre avec. C'est une perspective sans doute sinistre mais Morton y perçoit une libération. Si nous renonçons à l'illusion de tout contrôler autour de nous, nous pourrons nous recentrer sur le plaisir que nous prenons aux autres êtres, et à la vie même. Le plaisir, selon Morton, pourrait nous faire nous tourner vers un nouveau type de politique. « Vous pensez qu'une vie écologiquement réglée signifie être efficace et pur, dit le tweet épinglé en haut de sa page Twitter. Faux. Cela veut dire que vous pouvez faire une boum dans chacune des pièces de votre maison. »

Ces mots sont typiques de sa pensée, qui, partant souvent de chemins familiers et lugubres, bifurque brusquement hors des sentiers battus. « Il y a une véritable note d'espoir dans son œuvre », affirme Hans Ulbrich Obrist à propos de Morton. « Un espoir, voire un optimisme, d'une certaine façon. » Morton raconte avoir converti sa maison, à l'extérieur de Houston (où il est titulaire d'une chaire à l'université de Rice), à une électricité générée par le vent. Après s'être senti « très saint et vertueux » pendant un ou deux jours, il s'est rendu compte qu'il pourrait désormais avoir « des effets stroboscopiques intenses, une platine et des gens qui font la fête des heures et des heures, toute la journée, tous les jours », en provoquant de moindres dégâts sur la planète. « C'est ça, en fait, l'avenir écologique. »

Un samedi matin de l'automne dernier, j'avais rendez-vous avec Morton au festival annuel des idées de la Serpentine Gallery, où il devait intervenir plus tard. Les quelques semaines qui avaient précédé, il était allé à Séoul, pour participer à l'inauguration d'une exposition personnelle d'Olafur Eliasson ; à Singapour, pour prendre la parole lors de la conférence des Cités du Futur ; à Bruxelles, pour donner une conférence intitulée « La nature n'est pas réelle », dans un parc public, le soir (il y avait 250 personnes) ; à l'université d'Exeter, où il dessinait les contours du « rocking » (le balancement), sa nouvelle théorie de l'action, qu'il décrit comme étant « une subversion des catégories théistes de l'actif contre le passif » ; à Rome, où il a passé son temps, entre autres, à boire des martinis ; et à Paris, dans une rave party avec son amie Ingrid où, submergé d'épuisement et d'émotion, il est resté une partie de la nuit allongé au milieu de la piste.

S'il fallait choisir un avatar pour l'Anthropocène, Morton serait un bon choix. Il a des yeux d'un bleu arctique qui à la fois bouleversent et semblent bouleversés. Ajoutons un aspect un peu grassouillet suggérant une certaine vulnérabilité physique, une rougeur d'eczéma sur le visage, des cheveux fins et blonds, hirsutes, il donne un peu l'impression d'avoir survécu à une retombée radioactive. De fait, il y a en lui une certaine affliction. Il souffre, entre autres choses, d'une sévère apnée du sommeil, d'une sévère dépression, de sévères migraines, et m'a-t-il semblé lors de nos conversations, d'accès occasionnels de paranoïa légère. Obrist, qui a enregistré plus de 2 500 heures d'interviews avec des artistes et des philosophes, me disait que Morton était le seul à avoir éprouvé « une telle émotion qu'il s'est mis vraiment à pleurer ». (Ils parlaient de l'extinction de masse.)

Il y a une dimension pattes d'eph jusque dans son style intellectuel. Il est peut-être la seule personne à honorer de sa présence la liste des philosophes contemporains les plus influents qui soit créditée comme auteur de paroles sur un album ayant atteint la quatrième place des charts britanniques (*Stacked Up*, par Senser, en 1994).

Il s'est mis dans les pas de penseurs tels que Jacques Derrida et Edward Saïd en donnant une conférence dans le cadre prestigieux des Welleck Lectures, à l'université de Californie, à Irvine – mais il s'est également produit à Glastonbury, jouant de la musique pour une performance d'artistes avaleurs de feu, et il a fait office de consultant pour la série de Steve Coogan, *The Trip to Italy*. Bien qu'il soit sur le point de publier un livre tentant de fusionner écologie sombre et marxisme (« une mise au point assez violente, tout le monde ne va pas aimer »), il en a prévu un autre pour Pelican Books, *Being Ecological*, conçu pour séduire un plus vaste public. En voici la première phrase : « Ce livre ne contient aucun fait écologique d'aucune sorte. » Plusieurs de ses livres comportent les dédicaces habituelles (épouse, enfants, frères et sœurs) mais il en a dédié un à son chat, feu Allan Whiskerworth. L'un des posts les plus passionnants, sur le blog qu'il met régulièrement à jour, est une enquête critique sur des pénis géants dessinés sur les toits de façon à ce qu'on puisse les découvrir via Google Earth. Il est plongé dans le bouddhisme shambhala et a fait le tour du mont Kailash, au Tibet. Il a eu droit, il y a peu, à une consultation de Tarot très émouvante.

Si les gens trouvent tout cela ridicule, c'est encore mieux. « J'aime me penser comme la chose la plus ringarde, la plus horrible qu'on puisse imaginer », dit-il. Morton a obtenu les privilèges habituels de la réussite universitaire ; mais maintenant qu'il est passé à travers les détecteurs de métaux métaphoriques de la société polie, son but est autre. « Je peux devenir très connu, et alors je pourrai déverser la chose anarcho-hippie que j'ai retenue pendant des années avec soin, tel un liquide précieux, sans la renverser, dit-il. Maintenant, je vais la répandre partout. »

Hans Ulrich Obrist et les artistes Philippe Parreno ou Olafur Eliasson ont tous utilisé le même mot pour décrire son œuvre : c'est une « boîte à outils » dans laquelle ils peuvent puiser des idées utiles.

Cette boîte à outils pourrait se révéler également utile au reste d'entre nous. À mesure que le réchauffement climatique et autres signes de l'Anthropocène s'intensifient, notre expérience de ce nouvel âge de gravité est destinée à devenir plus étrange et plus périlleuse. À ce moment-là, des gens de plus en plus nombreux seront susceptibles de rechercher des écrits – comme ceux de Morton – qui fassent écho à leur expérience d'aliénation autant qu'à leur aspiration à espérer. D'autres penseurs semblent croire que nous pouvons remettre de l'ordre dans le monde si nous avons des idées meilleures, plus logiques, plus rigoureuses. Morton dit que nous pouvons mettre autant d'ordre que nous voulons dans nos idées, le monde restera un lieu fondamentalement chaotique et qui résistera à notre nettoyage philosophique. Ce dont nous avons besoin, plutôt, c'est de nous habituer à cette étrangeté. Au cours de l'une de nos conversations antérieures, j'ai dit à Morton que j'appréciais son œuvre dans la mesure où je pensais la comprendre. « Je crois la comprendre aussi, quelquefois », répliqua-t-il.

Extraits d'un entretien paru dans The Guardian *le 15 juin 2017, traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot.*

· ESPRIT ·

Comprendre le monde qui vient

Penser écologique : trois livres récents

par

Thierry Paquot

MARS 2019 | #Livres

Depuis quelques années, et c'est tant mieux, les ouvrages traitant de thèmes environnementaux, relatant des combats sur le front de l'écologie, dénonçant l'obsolescence programmée, la facture carbone des déplacements en avion, la nocivité des pesticides, l'absurdité du tout-voiture, le danger du nucléaire, etc., se bousculent sur les rayons des librairies. Certains auteurs enfoncent des portes ouvertes, d'autres se contentent de répéter ce que leurs prédécesseurs oubliés avaient déjà clamé sans être entendus, d'autres élaborent des scénarios vertueux pour sortir de l'impasse productiviste, d'autres encore suggèrent des analyses inédites sur des situations nouvelles… Au sein de cette avalanche livresque, voici quelques livres récents qui méritent le détour.

Poète, traducteur, bouddhiste, militant écologiste et bio-régionaliste, Gary Snyder, né en 1930, appartient à la *beat generation* qui, depuis San Francisco, a poétisé la paix, l'amour, la profondeur de l'âme, l'amitié avec la Terre, le respect des *« peuples autochtones »*, l'humble beauté d'un ciel animé par un cortège de nuages ou celle d'une forêt palpitante de mille et une voix animales amplifiées par le vent… Cet ouvrage rassemble trente textes publiés sur près de quarante ans (1962-1995) et regroupés en trois parties : l'éthique (« Le nouveau souffle », « Le yogi et le philosophe », « Un conseil de village de tous les êtres »…), l'esthétique (« Déesse des montagnes et des rivières », « L'énergie de la lune », « L'écriture sauvage »…) et bassins-versants (« Réhabiter », « La forêt dans la bibliothèque », « Exhortations aux bébés tigres », « La redécouverte de l'île Tortue »…). Bien sûr, on y croise Allen Ginsberg, Jack Kerouac, Kenneth Rexroth, Philipe Lamantia, Mike McClure, Gregory Corso, William Burroughs et quelques autres représentants *« d'une des seules vraies littératures prolétaires de l'histoire récente, parce qu'elle est écrite par de vrais membres de la classe ouvrière, "bohéniens prolétaires" pourrait-on dire »*. On y rencontre aussi les précoces inquiétudes environnementales qui le distinguent des autres littérateurs de ce mouvement composite. En effet, Gary Snyder recense en 1969 quatre changements (population, pollution, consommation, transformation) qui témoignent de la gravité de la situation terrestre.

Son post-scriptum de 1995 confirme son analyse, ce dont il ne se réjouit pas : « *L'habitat naturel ("terrains non aménagés") est fragmenté puis détruit ("développé"). Les forêts du monde entier sont impitoyablement abattues par les multinationales. L'air, l'eau et les sols sont en moins bon état. La population continue de s'accroître et, même si nous vivions dans un monde où la justice sociale et économique était parfaite, je continuerais de dire qu'au nom de la justice écologique, la population doit décroître.* » Un quart de siècle plus tard, le lecteur acquiesce et constate que cela a empiré… En 1990, pour le vingtième « Jour de la Terre », il s'adresse à quelques centaines de personnes assemblées au bord de la rivière South Yuba : « *Le sauvage c'est l'imagination – il en va de même pour la communauté –, il en va de même d'un moment agréable. Soyons des guerriers verts ou de* rainbow warriors *("combattants de l'arc-en-ciel") robustes et gentils, partageons la cause de la nature sauvage, tout en nous faisant férocement plaisir.* » Poèmes japonais et chinois traduits et commentés, réflexions sur l'ethno-poétique, présentation de mythes indiens de l'île Tortue (ancien nom de l'Amérique), en particulier ceux liés au coyote, apologie de « *l'écriture sauvage* » et réflexions sur le langage et, bien sûr, les lieux – en traitant du bio-régionalisme – constituent les thèmes de ce riche volume, dont une seule lecture est loin d'épuiser les apports. « *Habiter les lieux – la notion est connue depuis des décennies et est habituellement rejetée comme provinciale, arriérée, ennuyeuse et potentiellement réactionnaire. Mais il existe à présent de nouvelles dynamiques. La mobilité qui a caractérisé la vie américaine jusque-là touche à sa fin. On pourrait voir dans le fait que les Américains déménagent de moins en moins la possibilité, la première depuis plus d'un siècle, de redonner une chance à la démocratie participative.* » Que celles et ceux qui, en France, réclament le regroupement des municipalités (les 36 000 communes seraient le signe d'un passé révolu), la réduction du nombre des régions, le maintien d'une centralisation étatique méditent ce propos sur la revanche des lieux, véritable *watershed*, ou « bassin-versant », qui signifie aussi moment « *charnière* ».

L'écologie en France ne date pas de la création d'un ministère qui est lui dédié en 1971, elle a déjà une longue histoire désordonnée, aux priorités différentes d'un moment à l'autre de l'histoire et selon les personnalités qui se consacrent à tel ou tel combat (la protection des oiseaux, le contrôle de la chasse, la réglementation de la pêche à la ligne, la délimitation d'une réserve naturelle, l'encouragement de l'élevage d'ovins en voie de disparition, la pénalisation des pollutions industrielles, etc.). De la fin du XVIIIe siècle aux années 1930, se succèdent la création d'associations pour la défense des animaux, la reforestation, l'acclimatation de nouvelles espèces végétales, l'éducation à la nature, l'herborisation, etc., qui parfois obtiennent, non sans mal, une loi allant dans le sens de leurs actions. Cet inventaire à la Prévert est ici appelé « *conscience environnementale* » et Caroline Ford, historienne américaine, en retrace l'historique en mêlant trois démarches : « *l'approche littéraire-culturelle, l'approche matérielle-scientifique et l'approche institutionnelle* », qui, chacune, oscille entre une visée « *préservationniste* » et une autre « *conservationniste* ».

Afin d'éviter la chronologie toujours simplificatrice, l'auteure organise son étude en sept chapitres indépendants et complémentaires. François Antoine Rauch (1762-1837), géographe auprès des Ponts et Chaussées, observe *« le rôle crucial joué par les forêts dans la régulation du climat »*, tout comme *« le rapport intime qu'ont les forêts avec l'économie animale »*. Il plaide pour l'*Harmonie hydro-végétale* (titre de son œuvre maîtresse) et s'inquiète de la déforestation et des activités humaines qui participent au saccage de la nature. Il pressent les relations entre tous les éléments constitutifs de l'environnement, s'affirmant ainsi comme un pionnier de l'écologie, terme qui ne pénétrera la langue française qu'au cours du xxe siècle. Il sera lu par d'autres défenseurs de la forêt, comme Rougier de la Bergerie, Moreau de Jonnès, Becquerel, Lorentz, Adolphe-Parade qui, avec l'École nationale forestière fondée à Nancy en 1824 et la parution des *Annales forestières*, diffuseront leurs travaux sur l'importance de la forêt pour les sols, le climat, l'hydrologie (d'où la nécessité de lier administrativement les eaux et les forêts), l'élevage, l'agriculture, etc. La crue des fleuves et les inondations destructrices et parfois meurtrières font déjà la une des journaux et marquent les esprits davantage encore avec le photojournalisme. Des ingénieurs s'en préoccupent, comme Alexandre Surrell qui publie en 1841 son *Étude des torrents des Hautes-Alpes*, ouvrage apprécié par George-Perkins Marsh, auteur de *Man and Nature* (1864), qu'Élisée Reclus (curieusement négligé ici) voulait traduire, sans oublier des romanciers, comme Émile Zola qui fait paraître en 1875 *L'Inondation*. Les législateurs suivent, sans pour autant convaincre à la prudence les élus et les habitants, comme les récents drames le démontrent… La forêt est aussi un lieu de promenade, tout comme les gorges, les cascades, les lacs, aussi leur protection conforte-t-elle la *« conscience environnementale »* qu'expriment les membres de la Société des amis des arbres, ceux du Touring Club de France (1890) et de la Société pour la protection du paysage français (1901) qui assurent le caractère patrimonial de l'environnement.

Dans les chapitres suivants, l'auteure démontre à quel point la dimension internationale ne peut être omise et, avec elle, la colonisation, trop souvent disjointe de l'histoire nationale alors qu'elle fait corps avec elle. Le touriste exige, paradoxalement, une protection des sites qu'il visite et dénature… Quant à la colonisation, sa *« mise en valeur »* des terres conquises réclame une législation et des modalités de contrôle afin d'éviter l'épuisement des richesses locales par une avide extorsion. Les premiers parcs nationaux français ouvrent en Algérie au cours des années 1920. Des naturalistes missionnés en Afrique noire et à Madagascar dénoncent la déforestation *« industrielle »* et ses effets sur l'érosion des sols, le dérèglement climatique et suggèrent la création de *« réserves naturelles*[1] *»*. L'absence d'une vision partagée au sein des colons et des colonisateurs sur l'environnement des pays concernés conduit à une irréparable dégradation.

Le dernier chapitre s'attache à la capitale et aux divers projets concernant son verdissement et ce dès la fin du xviiie siècle. Là aussi, pas de politique cohérente et continue mais des actions au coup par coup : des parcs et jardins, des bois (de Boulogne et de Vincennes), des faubourgs-jardins (inspirés en partie seulement par la *garden-city* d'Ebenezer Howard), etc. Caroline Ford ne mentionne pas plus Jean-Claude Nicolas Forestier que Robert de Souza qui, sans relâche, œuvrent pour cette *« conscience environnementale »* dispersée, dans un contexte d'urbanisation décidée d'en haut sans s'appuyer sur les spécificités architecturales vernaculaires régionales ou locales… Cet ouvrage solide, bien traduit, à la lecture agréable, montre que la *« conscience environnementale »* en France ne forme pas une entité possédant sa propre philosophie, mais d'innombrables sources qui peinent à s'unir.

Âgé de cinquante ans, Timothy Morton a déjà publié plusieurs ouvrages aussi bien sur Frankenstein et Mary Shelley que sur l'histoire culturelle du goût et de l'alimentation, le bouddhisme ou encore l'écologie. « *Les êtres humains*, note-t-il en introduction, *ont besoin les uns des autres autant qu'ils ont besoin d'un environnement. Les êtres humains* sont *l'environnement les uns des autres. Penser de manière écologique ne concerne pas seulement les choses non humaines. L'écologie parle de vous et de moi.* » Après avoir dénoncé « *l'infâme "je pense donc je suis" de Descartes* » (philosophe qui réduit tout à un chapelet de dualismes), l'auteur se demande : « *Sommes-nous prêts à admettre le monde de mutation et d'incertitude auquel nous ouvre Darwin ?* » Timothy Morton déploie sa réflexion en trois chapitres : « Penser grand », « Sombres pensées » et « Penser prospectif ». Dans le premier, il inverse l'habituel *credo* écologiste *small is beautiful* et invite à « *penser grand* », ce qui veut dire « *se rendre compte qu'il y a toujours plus que notre point de vue* ». De même, il se méfie des « *notions de frugalité et de pauvreté* » qui enferment l'écologie dans une morale sans joie et valorise « *les étranges étrangers* » que sont les non-humains.

Dans le deuxième, il interroge « *l'écologie profonde* », Marx (les hommes produisent leur environnement), l'anthropocentrisme patriarcal, le cyborg, les algorithmes et à nouveau Darwin à propos de l'adaptation du vivant à « son » environnement et de la sélection dite « naturelle » — ces « *sombres pensées* » nous empêchent de penser écologiquement.

Le troisième explore l'idéal apocalyptique que porte toute réflexion sur le devenir du monde, si bien illustré par la littérature et le cinéma de science-fiction (dont *Blade Runner*, son film préféré, d'après le roman de Philip K. Dick). Pourquoi agissons-nous alors même que la situation semble désespérée ? Qu'est-ce qu'une personne ? Faut-il s'enraciner dans un lieu ? Non, répond-il, il nous faut rompre avec le localisme, le nationalisme et « *penser en grand* ». Cette libération du lieu mériterait un développement plus argumenté, ne serait-ce que pour répondre à Gary Snyder et à celles et ceux qui pensent, au contraire, que chacune et chacun se construit à partir d'un lieu (ou de plusieurs). « *Nous avons besoin de collectivité et non de communauté* », affirme-t-il, ce qui nous paraît du bon sens, avant d'ajouter : « *Nous ne faisons que commencer à penser la pensée écologique.* » Comment ne pas souscrire à une telle injonction ? Il nous faut *écologiser notre esprit* et pour cela adopter l'écologie comme une méthode à la fois transversale, interrelationnelle et processuelle.

Ces trois ouvrages nous incitent à *penser écologique*, aussi bien pour explorer le passé dont nous sommes quelque peu tributaires, réorienter le présent dans lequel nous combattons et dessiner le futur aux couleurs de l'arc-en-ciel. Tous les trois évitent soigneusement l'écologie politique, ne trouvant certainement pas parmi les militants écologistes et leurs associations et partis les relais qu'ils espèrent pour « *penser écologique* ».

Le sens des lieux. Ethique, esthétique et bassins-versants, Gary Snyder, Trad. par Christophe Roncato Tounsi, *Wildproject, 2018, 320p., 22€.*

Naissance de l'écologie. Polémiques françaises sur l'environnement 1800-1930, Caroline Ford, Trad. par Béatrice Commengé, *Alma, 2018, 360p., 25€.*

La pensée écologique, Timothy Morton, Trad. par Cécile Wajsbrot, *Zulma, 2019, 272 p., 20€.*

AOC
Entretien

samedi
04.05.19

Timothy Morton : « Pour la pensée écologique, l'aliénation ne vient pas du passé mais du futur »

Par Raphael Bourgois

L'entrée dans l'anthropocène exige de forger des nouveaux outils pour penser. C'est l'ambition du philosophe britannique Timothy Morton dans *La Pensée écologique* (Zulma), essai empli d'humour et d'inventions conceptuelles qui affirme que l'écologie n'a pas seulement pour objet le réchauffement climatique, le recyclage ou l'énergie solaire, mais aussi les relations entre humain et non-humains, l'amour, le désespoir et la compassion.

Philosophe britannique, Timothy Morton est professeur à Rice University, au Texas. Paru il y a huit ans en version originale à Harvard University Press, *La pensée écologique* vient seulement d'être traduit en France par Cécile Wajsbrot, et publié aux éditions Zulma. C'est un livre ambitieux, qui poursuit l'entreprise de Timothy Morton depuis plusieurs années : débarrasser l'écologie du concept de nature. C'est aussi un penseur de l'anthropocène, qui nous invite à ne pas nous laisser tétaniser par l'ampleur des enjeux. Il veut même nous aider à les penser, à les concevoir au moyen d'inventions conceptuelles comme les « hyperobjets » — le réchauffement climatique, les déchets radioactifs — ou les « étranges étrangers » — animaux, objets industriels, virus informatiques. Rencontre avec un philosophe qui nous invite à penser grand pour relativiser la toute-puissance de l'homme sur Terre. RB

Le quotidien britannique *The Guardian* vous a baptisé « le philosophe prophète de l'anthropocène »…
Il faut peut-être commencer par définir ce qu'on entend par anthropocène, et à titre personnel je m'en tiendrai à la stricte définition scientifique. L'anthropocène signifie simplement qu'on retrouve dans la croute terrestre des matériaux d'origine humaine, et que cette couche n'a fait qu'augmenter depuis un certain temps. D'une certaine façon, parler d'anthropocène c'est admettre que les problèmes doivent être posés en termes géologiques. C'est aussi une façon plus précise, plus explicite de nommer notre période géologique, plutôt que de le faire à partir du nom de celui qui la découvre. Ce mot marque la catastrophe. Attention, j'emploie ce mot en ayant conscience que le fait que nous respirions de l'oxygène est le produit d'une catastrophe, celle qui touche les bactéries anaerobies qui ont commencé à relâcher de l'oxygène il y a quelques 3 milliards d'années. On pourrait dire que c'était le premier désastre écologique sur Terre, en tout cas pour ces bactéries pour qui l'oxygène est un gaz toxique. Ce qui s'est produit alors, tel qu'on l'imagine, c'est qu'un organisme unicellulaire a absorbé certaines de ces bactéries, ce qui les a sauvées, et cet organisme a commencé à évoluer pour devenir des cellules qui produisent de l'énergie et qui constituent les animaux, les plantes… Donc si l'on peut se parler aujourd'hui, au téléphone, c'est à cause de cette catastrophe qui continue d'avoir lieu. Ça se passe en ce moment, un moment qui représente 3 milliards d'années.
Pour moi, le temps n'est pas une série de points sur une ligne, comme on pourrait se le représenter facilement en regardant l'article « périodes géologiques » sur Wikipedia. J'en reviens donc à l'anthropocène, il faut

imaginer que c'est le genre de catastrophe qui a des origines très diverses, précisément parce qu'elle se déroule maintenant, un maintenant qui remonte à 1945, ou peut-être à la révolution industrielle, aux mouvements de colonisation occidentaux, ou à l'invention du feu. Et toutes ces « origines » de l'anthropocène sont vraies, car le temps n'est pas une ligne, c'est plutôt une série d'explosions continues, toujours en mouvement. Un peu comme le Big Bang. Ce que permet l'anthropocène, c'est une façon très sophistiquée de penser le temps comme des poupées russes… il y a de nombreuses couches de temps qui se superposent.

Et qu'est-ce que cette notion d'anthropocène, cette catastrophe d'origine humaine qui affecte la planète, a changé à votre façon de penser l'écologie ?
Cela m'a amené à penser à nouveaux frais la question de ce que c'était qu'un être humain. La réponse peut sembler évidente, mais la dernière fois que la philosophie occidentale s'est penchée sur cette question, c'était au XVIIIe siècle, et si on gratte un peu la surface de la réponse qui a été donné alors, on trouve un homme blanc. Ce concept de l'Homme, avec un H majuscule, est un concept toxique, et évidemment parler d'anthropocène y renvoie. Certains chercheurs en sciences humaines s'en inquiètent à raison. Dire « nous avons fait cela » dois nécessairement interroger ce nous, et le concept d'anthropocène m'y aide. Mon idée, c'est qu'il renvoie à un immense conglomérat constitué de toutes sortes d'êtres vivants ou d'objets : comme des humains, des vaches, des rues, des moteurs à combustion interne ou des prothèses. Tous se superposent et interagissent. C'est surtout un concept qui aide à penser les êtres humains d'une manière non-raciste et non patriarcale. Il est amusant de noter que même si les trois premières syllabes du mot « anthropocène » sont affiliées au mot grec pour « homme », ce concept est d'une certaine façon le premier véritablement non-anthropocentrique car c'est le préalable indispensable pour accepter l'idée qu'on peut penser l'humain autrement que comme un sauveur ou un héros. Il s'est simplement accidentellement retrouvé acteur d'une histoire en train de se dérouler, et qui pourrait prendre toute sorte de direction.

Dans *La Pensée écologique* vous proposer de penser ce qui est littéralement impensable, ces « hyperobjets » comme le capitalisme, le changement climatique, liés à l'anthropocène. C'est aussi une entreprise pour sortir d'une forme d'apathie, de sentiment d'impuissance. Et le préalable à tout cela, c'est selon vous de se débarrasser de l'idée de nature, pourquoi ?
Parce que certaines choses se contentent d'être, c'est le cas de la nature. L'ADN, les montagnes ou encore les rivières se contentent d'être, quand les humains, eux, agissent. La nature est un concept très problématique, parce que les choses ne se contentent pas d'exister autour de nous, elles nous affectent, ce qui signifie que l'espace social ne s'arrête pas aux abords de notre propre espace humain. L'idée de nature nous empêche de réaliser que nous sommes connectés à toutes ces choses, que l'espace social n'a jamais été totalement humain. Ça peut sembler évident mais il faut le rappeler : les oiseaux, les papillons ou les vaches subissent les conséquences de nos actions dans l'espace social. Dès que je pense en termes de nature, je pense de manière binaire, en terme de ce qui est dedans ou dehors, de ce qu'est « dedans » et de ce qu'est « dehors ». Paradoxalement, je souhaiterais me débarrasser du concept de nature parce que je crois sincèrement au corail et aux papillons. Les animaux ne sont évidemment pas humains, mais ils sont tout à fait réels et le mot de nature les rend moins importants à nos yeux.

« Hyperobjets » est un concept important de votre théorie : il peut aussi bien désigner la nature, le réchauffement climatique, l'intelligence artificielle ou les déchets nucléaires, c'est-à-dire des objet tellement massifs qu'il sont incompréhensibles. Ce qui est moins pour vous une source de désespoir, qu'une invitation à accepter de perdre le contrôle.
Ce n'est peut être pas tant qu'ils sont trop grand pour être compris, mais plutôt que nous ne pouvons pas les saisir dans leur intégralité, en une seule fois, même avec des outils très puissants comme des ordinateurs. Au moment de terminer ce livre, je pensais à la manière de parler du polystyrène, de toutes ces choses qui durent éternellement.Tout le polystyrène utilisé pour faire des gobelets ou des assiettes et qui est ensuite jeté existe encore 500 ans plus tard, non plus pour servir d'assiette

ou de gobelet mais comme refuge à insectes et bactéries. Ainsi, l'usage que l'homme fait du polystyrène n'est qu'une de ses qualités, et je me suis demandé s'il y avait un mot pour saisir tout cela, cet objet dans sa totalité. J'ai pensé, ça va au-delà de notre perception commune des choses, c'est donc « hyper ». Et, pour la première fois, j'ai pensé à ce qu'était des « hyper-objets ». Ça aide d'avoir un mot pour désigner cette chose immense et intimidante plutôt que de simplement la décrire à travers un processus qui est difficilement compréhensible.
Je voudrais partager ici une anecdote. J'étais à la radio nationale américaine, NBC, et le journaliste qui m'interviewait me dit à un moment que le changement climatique était trop compliqué pour qu'on puisse en parler à la télé. Ma première réaction, ça a été la surprise et l'incrédulité. Nous parlons des taux d'inflation, de chômage, alors pourquoi ne pourrait-on pas parler des taux des catastrophes météorologiques ? Parler d'hyperobjets c'est à mon sens permettre cela, encourager les gens à voir le réchauffement climatique, par exemple, comme une entité qui nous dépasse dans toutes les dimensions, parce qu'elle est constituée de toute sorte d'événements et de processus. Néanmoins, c'est une chose, ce n'est pas un raz de marée. Le réchauffement climatique est une chose que l'on peut décrire, penser et influencer.
L'autre élément à propos de ces « hyperobjets » est qu'ils sont très gros mais pas nécessairement éternels. Nous avons cette perception médiévale, mystique, selon laquelle les gros objets sont infinis et par conséquent omniscients, omniprésents et omnipotents. Quand nous pensons l'infini, nous l'associons toujours à l'idée d'éternité. En réalité, l'infini signifie que c'est innombrable, pour l'instant. Les hyperobjets s'apparentent plus aux titans de la Grèce antique qu'aux dieux, dans le sens où ils sont effrayants mais finis. Ils sont limités, ils ont différentes manières d'interagir, et ils ne sont pas complètement solides. Ils ne sont pas omnipotents. Nous existons à travers nombre d'entre eux, et ils se superposent. Je pense que c'est une vision très optimiste du monde. Il est grand et effrayant, mais pas sans espoir parce que nous partageons le monde ensemble et nous pouvons en faire quelque chose.

Cette idée d'interconnexion est aussi fondamentale dans la « pensée écologique » que vous chercher à théoriser et à mettre en œuvre. Mais il me semble qu'il ne serait pas inutile de donner d'autres exemples pour en saisir toute la portée.
Intéressons nous un instant aux êtres humains. Trop d'écologistes ont fini par les négliger, par ne plus leur prêter attention. On peut concevoir l'humanité comme une sorte d'hyperobjet : massivement distribuée sur la planète, composée d'êtres contradictoires mais aussi d'idées, de villes, de maisons, d'herbe, de bactéries ou encore d'ADN. Nous avons fait des découvertes incroyables ces 10 dernières années sur le biotope, ces trillions de bactéries dan et sur le corps humain qui nous permettent de vivre, de digérer. Elles forment comme un nuage qui se prolonge autour du corps et qui est partagé avec d'autres. Je voyage beaucoup à travers le monde et parfois je me demande si ce drôle de sentiment de sous-nutrition qu'on peut ressentir à certains endroits, lorsqu'on mange et que peu importe les quantités ingurgitées on demeure non rassasié, si cette sensation est dûe au fait que les bactéries de l'estomac cherchent une version d'elle-même à l'extérieur de votre corps. Il faudrait alors manger plus pour que bactéries puissent reconnaitre le nouvel environnement. C'est juste une hypothèse amusante et probablement totalement fausse, mais c'est une façon de penser la manière dont nous ne sommes pas isolés de notre environnement. Les êtres humains sont plus que simplement eux-même, ils conduisent à d'autres éléments comme les bactéries, le lit sur lequel je dormais, la manière dont je marche dans la rue et les différentes formes de vie que j'invite à prendre part à la mienne.

Ces bactéries, ces animaux, ces plantes qui interagissent vous les appelez des « étranges étrangers » (*strange strangers*). On a compris que c'était des objets importants pour vous, mais il faut aller plus loin. Est-ce qu'il ne doivent pas être considérés aussi comme des sujets politiques ?
Les « étranges étrangers » sont tout à fait des sujets politiques. En d'autres termes, quand j'emploie l'expression « étranges étrangers » ce que je met en évidence c'est l'étrangeté fondamentale, intrinsèque qui fait que plus vous en apprenez à son sujet, plus elle semble étrange. Prenez l'exemple du papillon. On ne sait certainement pas tout du papillon, et l'idée même

de tout savoir est très problématique, très violente car tout savoir c'est refermer les futurs possiblrs. Je m'explique, quand je regarde un papillon, ce que j'*aperçois* correspond au passé, son apparence est l'expression de son ADN hérité de générations et de générations de papillons. Mais ce que je *perçois* relève du futur, c'est la potentialité du papillon, l'idée que j'en ai, incomplète, pleine de possibles. Prenons un autre exemple : celui des avions. Dans certains avions, il existe un programme qui vous fait plonger quand vous tirez trop sur le manche et que vous risquez de décrocher. Donc le passé, ce programme implanté dans l'appareil, s'il dysfonctionne, peut faire se crasher le futur, l'appareil que le pilote essaie de redresser, de maintenir comme une potentialité. Mon sentiment c'est que cette qualité de future, c'est l'essence de la chose.

C'est un peu ésotérique comme pensée…
Pour être concret, si on parle action politique, ce que devrait faire l'écologie c'est nous sortir d'un état d'aliénation, qui nous a complètement coupé de toute autre forme de vie, et coupé de nous-même. La question alors, c'est de savoir où se trouve cet état d'aliénation. Pour beaucoup de monde, il faut le chercher dans le passé, à cause sans doute de la religion qui est une façon toxique que la civilisation a trouvé pour s'expliquer à elle-même. La pensée écologique permet de réaliser que l'aliénation vient en réalité du futur. Nous sommes aliénés de trop explorer, jouir, exercer les superpouvoirs permis par l'automation. Il faut s'ouvrir aux futurs possibles, au fait que les choses pourraient être différentes et que ce serait formidable. Pour en revenir au papillon, je le considère déjà comme un sujet politique parce qu'il recèle un futur mystérieux qui échappe à l'humain. Ça ne veut pas dire que les êtres humains soient moins importants, plutôt que le reste l'est tout autant.

Comment est-ce que la question économique, et en particulier celle du capitalisme, intervient dans votre pensée écologique ?
Cela fait longtemps que je m'intéresse au capitalisme, mais j'ai dû faire un détour ces dernières années car je me suis rendu compte que mon logiciel avait des bugs. C'est comme pour l'anthropocène, le capitalisme est un objet trop massif pour être vraiment pensable. Ce qui effraie ici les gens, à mon sens, c'est ce côté presque « divin », omniprésent, omniscient et omnipotent qui nous paralyse. On le voit d'ailleurs sur le plan académique, la critique du capitalisme se résume souvent à dire aux gens qu'ils n'ont aucune marge de manœuvre, qu'ils ne peuvent rien faire. Ça ne peut qu'entrainer la reproduction infinie des choses. La pensée écologique veut dépasser ce problème. Par exemple, on connait les responsables du réchauffement climatique, il serait facile d'arrêter les patrons d'Exxon pour avoir menti depuis des décennies, et d'un côté je pense sincèrement que les gens devraient aller en prison pour ça, il devrait y avoir des actions radicales, transnationales, et on sait dans quelle direction regarder. Toutefois je ne peux m'empêcher de penser aussi que cette façon de désigner un coupable, le camp des méchants, participe aussi au désastre écologique en déresponsabilisant les accusateurs.

Il ne faudrait donc pas chercher les responsabilités ?
Il doit être possible de désigner des coupables, et de se sentir responsable dans le même temps. Car être responsable, ce n'est pas être l'auteur direct de tel ou tel événement. Si vous voyez quelqu'un tomber dans la rue, et qu'une voiture arrive au loin qui va l'écraser, c'est de votre responsabilité de la sauver. Il ne s'agit pas alors de prouver pendant une demi-heure que vous n'êtes pas à l'origine de la chute, ni au volant de la voiture, vous savez ce qui va se passer et ça suffit. Les êtres humains sont donc à la fois responsables de ce qui se passe, tout en étant parfaitement conscients de qui agit de la pire des façons, et qui est vertueux. Il est clair que les États-Unis, avec leurs raffineries de pétrole gigantesques, font figure de coupable idéal. Mais vous, vous êtes au courant de ce qui se passe même si vous ne participez pas à l'industrie pétrochimique. Le pétrole dont vous entendez qu'on trouve chaque jour de nouveaux gisements, l'air saturé de pollution que vous sentez, les usines que vous voyez… il y a une échelle des responsabilités, mais tout le monde est responsable. Et donc je n'ai pas le sentiment qu'il faille changer le monde, il n'est pas nécessaire de s'inquiéter pour le monde, mais plutôt pour notre façon de penser le monde. Parce que la IIIe guerre mondiale ne sera pas déclenchée par ce que vous pensez, mais par comment vous pensez. Or, si l'économie organise l'existence, le fonctionnement de la société, l'écologie en est la

pensée. Et l'écologie de l'économie capitaliste est mauvaise, très mauvaise, car elle ne prend pas en compte les autres formes de vie, qui sont réduites au statut « d'externalités ».

J'aimerais évoquer maintenant vos liens avec les artistes contemporains, peut-être parce que ce sont eux justement qui nous aident à vivre avec cette idée d'imperfection, à accepter que plus aucune de nos actions n'est inoffensive sur le plan environemental. Vous avez travaillé avec Björk, Olafur Eliasson, qu'est-ce qui ce joue pour vous dans ces collaborations ?
Tout d'abord, je souhaiterais dire un mot de cette idée que vous avez évoquée selon laquelle plus aucune de nos actions n'est inoffensive. J'aime beaucoup cette idée, car elle me rappelle que je suis un être symbiotique. Je ne sais pas ce que c'est que d'être un organisme unicellulaire, et bien sûr je n'ai pas besoin de savoir s'ils peuvent penser ou ressentir. Mais imaginons que ce soit le cas, qu'il y ait des organismes unicellulaires se mouvant dans un liquide et que soudainement, ils se demandent « qu'est-ce que je viens d'avaler ? était-ce du poison ? est ce que je viens de m'empoisonner ? » et que trois milliards d'années plus tard, ils réalisent « Non, ce n'est pas le cas, j'ai avalé une bactérie et cela m'a procuré de l'énergie et je suis désormais une plante. Hourra ! ». La symbiose implique une forme d'hospitalité envers les autres êtres vivants, et c'est très radical parce que vous ne savez jamais si cet autre être ne pourrait pas vous tuer.

On en revient aux étranges étrangers…
L'art a quelque chose à voir avec la symbiose. La musique, l'architecture et la sculpture de manière imprédictible et ouverte intègrent la *futurabilité*, cette potentialité du futur, de tout ce qui reste à venir et que nous ne laissons pas se produire. D'une certaine manière, je sens que c'est mon rôle en tant que philosophe d'aider et de tenir ouverte la porte vers le futur, ou au moins de montrer où se trouve cette porte. C'est peut être ce que je fais quand je travaille et que je partage avec des gens qui font de l'art. Je viens d'écrire un opéra avec la compositrice Jennifer Walshe : j'ai écrit le livret et elle a composé la musique. Ça s'appelle *Time, Time, Time*, c'est comme vous l'avez deviné à propos du temps. Nous l'avons joué dans quelques villes européennes. C'est intéressant de participer à cette expérience, car en faire partie c'est ne pas saisir tout de suite ce que c'est. Je commence seulement à ressentir tout ce qui s'en dégage. Je monte aussi sur scène parce qu'à mon sens la personne qui écrit est juste un autre instrument de l'orchestre. Alors au lieu de rester dans les coulisses à tout gérer, je vais sur scène et je m'installe sur un coussin de méditation, pendant que tout le monde jouait. J'étais un autre instrument, l'instrument de la pensée, l'instrument de l'action. J'étais en même temps témoin et acteur. Et une autre chose importante, j'ai travaillé principalement avec des artistes femmes, et il y de fortes motivations féministes à cela.

Quel est le rapport pour vous entre le féminisme et l'écologie ?
Je souhaite très fortement travailler avec des femmes, parler du travail de femmes artistes, principalement parce que je pense qu'une des choses qui ne va clairement pas dans ce monde c'est le patriarcat. L'une des penseuses dont je me sens le plus proche est la philosophe et linguiste belge Luce Irigaray. Elle a écrit des choses incroyables. Quand j'étais à Oxford, la « religion » officielle à laquelle il fallait appartenir était le marxisme. Mais officieusement, les étudiants en master nous enseignaient le féminisme français pendant les pauses déjeuner. C'est, intellectuellement parlant, la meilleure partie de mes études à Oxford. J'ai toujours voulu trouver une façon d'articuler ce lignage avec mon travail parce que je trouve le féminisme français profondément écologiste. Ce qui est intéressant c'est qu'au même moment, au début des années 1970, apparaissent les éco-féministes américaines qui ne connaissait probablement pas le féminisme français. C'est Françoise d'Eaubonne, dans un essai intitulé *Le féminisme ou la mort*, qui invente le mot « d'éco-fémnisme » et c'est, il me semble, en 1974. Et, Carla Lonzi, une philosophe féministe italienne écrit dans son livre – qui a un titre drôle que j'aime beaucoup *Let's spit on Hegel* (Crachons sur Hegel) – que le mouvement féministe n'est pas simplement international, il est planétaire. C'est exactement le genre de pensée que je souhaiterais articuler à mon travail.

Vous allez même plus loin puisque vous estimez que la pensée écologique rejette les traits masculins d'une nature réaliste, et qu'à ce titre c'est une pensée *queer*.
Quand on se penche sur la biologie, on se rend compte que la reproduction hétérosexuelle est un aspect infime d'un vaste champ des possibles. Par exemple, les poissons ont un gène qui leur permet de changer de genre à tout moment. Et nous avons ce gène en nous, accompagné d'un autre qui l'inhibe en permanence. À tout moment, ce gène pourrait se réveiller, et changer le genre de n'importe qui. C'est génial non ? Cela veut dire que, comme le diraient les féministes classiques, le concept rigide de genre est un concept dangereux qui doit être détruit, ou radicalement métamorphosé – ce que clairement nous devons faire. Nous sommes profondément interconnectés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur avec d'autres formes de vie, donc c'est un projet écologique.

Timothy Morton, *La Pensée écologique*, Zulma, 2019, (trad. Cécile Wajsbrot),

Raphael Bourgois

Journaliste, Rédacteur en Chef d'AOC

Presse écrite

Libération

JEUDI IDÉES - Timothy Morton : « Je suis du côté du fuck you »

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **940000**

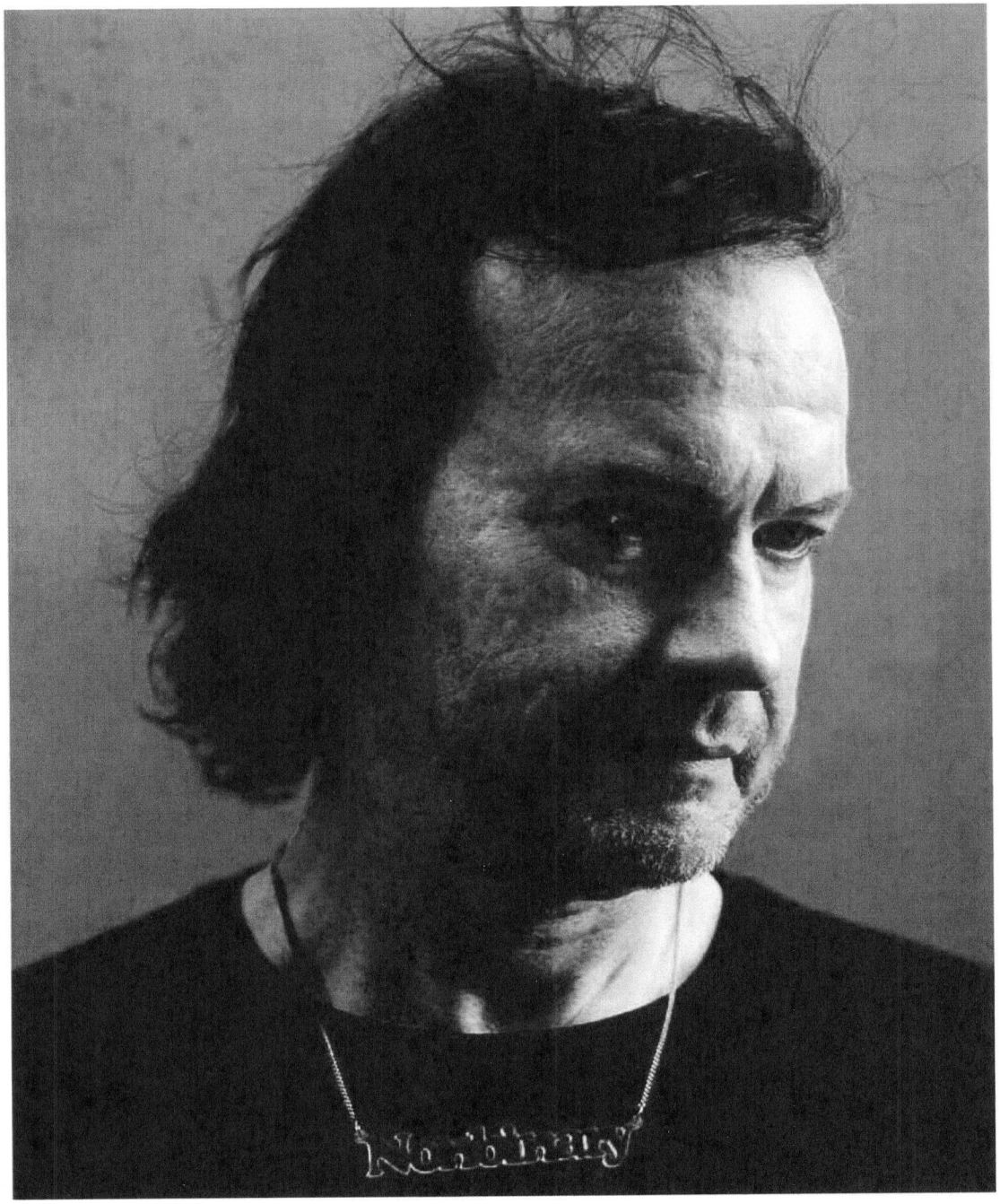
Sujet du média :
Actualités-Infos Générales

Edition : **02 decembre 2021**

Journalistes : **THIBAUT SARDIER**

Nombre de mots : **1432**

Valeur Média : **59500€**



Timothy Morton à Paris, le 7 octobre.

CISION

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.

232826/ZULMA 9952512600524

Presse écrite

Libération

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **940000**

Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

Edition : **02 decembre 2021**

Journalistes : **THIBAUT SARDIER**

Nombre de mots : **1432**

Valeur Média : **59500€**

JEUDI IDÉES

Timothy Morton : «Je suis du côté du fuck you»

IDÉES/

«C'est le bon moment pour paniquer»

Philosophe écolo réfléchissant à rebours d'un émerveillement face à la nature, Timothy Morton invite à reconsidérer la place de l'humain dans un monde sans

CISION

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.

232826/ZULMA 9952512600524

Presse écrite

Libération

JEUDI IDÉES - Timothy Morton : « Je suis du côté du fuck you »

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **940000**

Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

Edition : **02 decembre 2021**

Journalistes : **THIBAUT SARDIER**

Nombre de mots : **1432**

Valeur Média : **59500€**

hiérarchie ni repères. Une pensée à la fois pessimiste et réjouissante. «Libé» l'a rencontré, alors que deux de ses livres paraissent en français.

Par
THIBAUT SARDIER
Photo
CYRIL ZANNETTACCI

Il a débarqué dans le hall de son hôtel vers 16 heures, visiblement à peine réveillé de sa sieste. Incapable de trouver le bouton qui démarre la machine à café. Traits de maquillage noir aux yeux, vêtements noirs, chaussures noires, et collier miroir où brille l'adjectif *«Non binary»*. Pas étonnant pour quelqu'un qui propose de fonder une «queer ecology» : pour lui, le patriarcat vorace est l'une des sources de nos problèmes écologiques. Et puis, il a une dent contre les cases et les catégories, qui servent à séparer (et donc à figer) les genres comme les espèces. Alors que, humains comme non-humains, tout est si fluide.

En découvrant cet intellectuel britannique né en 1968, qui vit et enseigne au Texas, on a davantage l'impression d'avoir affaire au leader d'un groupe de punk ou de hard rock un lendemain de concert (il joue d'ailleurs dans plusieurs groupes avec des potes) qu'à un philosophe spécialiste de l'écologie encore un peu jet-laggé. La discussion qui suit ne dissipe pas tout à fait ce sentiment. Tout comme les livres qu'il écrit (1).

FOURMIS ZÈBRES ET RATS

Bien sûr, les références intellectuelles sont nombreuses – Heidegger, Deleuze, Kant, Marx… – pour essayer de fonder une *«pensée écologique»* en phase avec la crise climatique actuelle. Il a aussi fondé de doctes concepts, comme celui d'«hyperobjets» : le mot désigne toutes ces choses dont les humains doivent se préoccuper mais qui échappent à leur entendement, tant leur présence s'étend dans le temps et dans l'espace. Morton y inclut la biosphère, mais aussi l'ensemble de nos produits nucléaires, deux dossiers qui devraient encore nous préoccuper dans plusieurs milliers d'années (si nous sommes toujours dans le coin).

Mais quand il se lance dans de grandes explications, Morton a un côté «pop philo». Il n'hésite pas à s'appuyer sur des références musicales : Pink Floyd, John Cage, David Byrne et Brian Eno du côté des coups de cœur, *We are the World* de Michael Jackson du côté des tubes horripilants. Il renvoie aussi aux Simpson, à Han Solo dans *Star Wars* ou au capitaine Spock de *Star Trek*. Provocateur à ses heures, il n'hésite pas à citer le pape Benoît XVI dès le deuxième paragraphe de son maître-article sur la queer ecology. A tout cela, il faut ajouter des punchlines que l'on n'attend pas forcément d'un philosophe, comme : *«Je suis du côté du "fuck you" !»*.

A quoi Morton dit-il fuck ? A notre vision du monde, apparue avec l'agriculture et l'élevage, qui place les humains au-dessus (ou à part) des autres êtres vivants. La séparation entre le social et le naturel est pour lui un *«détournement cognitif»*. Et il est grand temps de le dépasser, en prenant enfin conscience que nous sommes pris dans un *«maillage»*. Toutes les formes de vie y sont interconnectées, et donc interdépendantes, sans qu'aucune hiérarchie n'existe. Les humains ont besoin des fourmis, des arbres, des zèbres ou des rats, et réciproquement dans tous les sens que vous voudrez…

Ce qui taraude le philosophe, c'est que nous ne parvenions toujours pas à l'assumer : *«Le culte de la Nature fait penser à un homosexuel dépressif qui ne serait pas sorti du placard, et qui affirmerait avec insistance qu'il est hétéro»*, s'amuse-t-il dans *la Pensée écologique*. L'idée n'est plus franchement nouvelle dans le monde des idées écolo. Morton le sait, pour pratiquer la méditation ou caresser ses animaux domestiques, premiers pas faciles pour ressentir combien nous sommes liés avec les autres êtres vivants. Mais aussi pour avoir lu (entre autres) des intellectuels français qu'il apprécie, comme le sociologue Bruno Latour ou l'anthropologue Philippe Descola, mais aussi la dramaturge Hélène Cixous et à la psychanalyste

CISION

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.

232826/ZULMA 9952512600524

Presse écrite

Libération

JEUDI IDÉES - Timothy Morton : « Je suis du côté du fuck you »

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **940000**

Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

Edition : **02 decembre 2021**

Journalistes : **THIBAUT SARDIER**

Nombre de mots : **1432**

Valeur Média : **59500€**

Lucie Irigaray, deux femmes qu'il admire.

«EFFRAYANTE SENSATION»

Outre son look, il y a quand même une grande originalité chez Morton. Elle tient à sa façon de regarder en face cette nouvelle donne philosophique, en s'appuyant sur un courant philosophique dont il se réclame, l'ontologie orientée objet. Et au fait qu'il assume que sa *«pensée écologique»* n'annonce pas des lendemains qui chantent. Au contraire, l'heure est à la *«dark ecology»*, période en forme de long tunnel sombre durant lequel il va falloir mettre à jour notre rapport au monde et oublier nos repères habituels. *«Etre relié à, ce n'est pas en faire tout un plat comme le font tous ces écolos aux nobles sentiments»*. La tendance à s'émerveiller de liens retrouvés avec la «nature» l'exaspère, parce que ces bonnes intentions s'associent à une quête d'harmonie. Il enfonce le clou : *«La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent notre existence compassionnelle à aller au-delà de la pitié condescendante»*. Non, nous n'allons pas sauver de jolis oiseaux menacés, mais apprendre à descendre de notre piédestal, essayer de comprendre que ce maillage nous relie avec les chiens comme avec les virus. C'est toute notre place dans le monde qui change : si nous considérons que nous ne sommes qu'un élément parmi d'autres dans ce vaste réseau, plus rien ne tourne autour de nous, il n'y a ni premier plan, ni arrière-plan, puisque tout a potentiellement du sens et de l'importance, *«ce qui a pour résultat l'effrayante sensation qu'il n'y a vraiment plus de monde»*, écrit Morton, qui y voit le meilleur moyen de sombrer dans la folie ou la schizophrénie.

«GRANDE CONFUSION»

Il va donc falloir, comme lui, apprendre à aimer le désordre. *«La biodiversité est une bonne chose, parce qu'elle signifie une grande confusion»*, se réjouit-il. Notre tort, c'est justement d'avoir voulu trouver un sens à l'évolution des espèces, les classer et les séparer. Pour nous en convaincre, le philosophe se contente de relire les textes... de Darwin : le père de l'évolution avait *«pressenti le maillage»* et compris que *«coexistence»* ne rime pas avec *«harmonie»*. Surtout, il avait perçu que *«l'écosystème n'a rien à voir avec une compétition aveugle, agressive»*. L'évolution n'est pas une lutte pour la survie, mais plutôt le résultat imprévisible de toute une série d'échanges, d'hybridations, de comportements divers et variés, effectués par les êtres vivants. Alors pourquoi vouloir que tout ait tout de suite un sens, dans le monde de la pensée écologique ?

Résumons le réjouissant programme qui nous attend : une vie sans repère, où l'humain n'occupe plus de place à part. Le tout sur une planète déjà en prise à la crise écologique et climatique. Vous paniquez ? C'est normal. Plutôt du genre stoïque, Morton n'a pas l'air plus ému que ça, mais raconte qu'il n'y a pas de mal à hurler ou à avoir peur. *«C'est le bon moment pour paniquer. La panique, c'est la conscience de tout ce qui se produit autour de nous. C'est aussi un soulagement : se dire que l'on a la permission d'avoir peur, que l'on ne devient pas fou ou folle, et que l'on peut agir.»* Bref, hurlons, mais passons à l'action sans attendre et sans tomber dans un attentisme confortable : *«Attendre une bonne raison d'agir, un signe divin ou une personne providentielle, c'est le meilleur moyen de laisser la planète chavirer»*. Pour lui, il faut se lancer, quitte à se planter : *«C'est ce que conseille Han Solo dans* le Réveil de la force. *Quand on lui demande si l'action très risquée qu'il s'apprête à entreprendre est possible, il répond : "Je ne me pose jamais la question tant que je ne l'ai pas fait."»*

Et tant pis si ça foire : également spécialiste de littérature (il a notamment travaillé sur la nourriture et le véganisme chez Percy et Mary Shelley), Morton voudrait que les humains sortent du *«mode tragédie»*, où ils se sentent victimes d'un destin qui les dépasse, pour passer *«en mode comédie»*, qui oscille entre le burlesque et le rire cathartique : *«C'est une magnifique combinaison : d'un côté, nous essayons de réparer quelque chose qui ne cesse de rompre ; de l'autre, comme ces jeunes gens des comédies classiques qui réalisent que tel personnage est leur père, nous réalisons que, "oh mon dieu, nous sommes semblables aux chimpanzés ou à d'autres êtres vivants !"»*

Dramaturge de notre crise écologique, Morton imagine une tragicomédie dont nul

CISION

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.

232826/ZULMA 9952512600524

Presse écrite

Libération

JEUDI IDÉES - Timothy Morton : « Je suis du côté du fuck you »

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **940000**

Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

Edition : **02 decembre 2021**

Journalistes : **THIBAUT SARDIER**

Nombre de mots : **1432**

Valeur Média : **59500€**

ne connaît la fin. Sombre et déroutante, elle a aussi quelque chose d'enthousiasmant. Bizarre.

(1) Deux d'entre eux viennent de (re)paraître en français, *Etre écologique et la Pensée écologique* (Zulma).

«La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent notre existence compassionnelle à aller au-delà de la pitié condescendante.»

Timothy Morton
philosophe

CISION

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.

Presse écrite

TRIBUNE DE GENÈVE

Famille du média : **Médias étrangers**
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **N.C.**
Sujet du média :
Actualités-Infos Générales

Edition : **Du 11 au 12 decembre 2021**
Journalistes : **Cécile Lecoultre**
Nombre de mots : **1269**
Valeur Média : **N.C.**

Natalophobie

Les humeurs **noires** qui font du bien

La magie de Noël peut donner des envies de meurtre. La preuve en polars et autres productions sarcastiques au mauvais esprit revendiqué.

Cécile Lecoultre

Histoire de caler le sapin, le sociologue Jérémie Peltier publie «La fête est finie?» (Éd. de l'Observatoire), et pas seulement pour disserter sur les nouvelles mœurs sanitaires stérilisant les envies de bamboche. L'analyste de tendances a relu Gustave Flaubert et Philippe Murray, reniflé les statistiques, scruté le nombril d'une société individualiste à outrance, côtisé à Amazon, Spotify et autres ventes en ligne avant de conclure: «Narcisse a fait la peau de Dyonisos, à force d'être partout de façon factice, la fête n'est nulle part.»

Encore un de ces bobos parisiens qui ne met plus le nez dehors, me direz-vous. Car Noël continue à flanquer les boules, enguirlandant les coins de rue et déclenchant des réflexes irrationnels. Avec une drôlerie contagieuse, Roger Fiammetti, spécialiste du langage somato-émotionnel, alimente son fonds de commerce avec «Les angoissés de Noël» (Éd. Trédaniel), un manuel en permanente réédition depuis une dizaine d'années. La crise ne pouvait qu'aggraver le diagnostic. Même si selon lui, la «natalophobie», ce mal qui frappe début décembre avant même l'indigestion de dinde grassouillette et de bûche au chocolat, trouve ses racines dans un calendrier perpétuel.

À la Toussaint, explique ainsi l'expert belge, les gens pleurent leurs morts. À Noël, ils accusent leur absence. Et de la plus douloureuse manière, puisque les fêtes de famille se corsent généralement de belles embrouilles nées des jalousies et autres secrets exhumés pleine poire avant le dessert.

> **«La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent à aller au-delà de la pitié condescendante.»**
> **Timothy Morton** Philosophe

Dans le jargon psy, explique Stéphane Floccari, auteur de «Survivre à Noël» (Éd. Babelio), il s'agit de «réélaboration du vécu». «Le vieillard considère l'enfant qu'il a été, peut regarder avec ses yeux et le comprendre.» Et tant pis si cette injonction sociale qui pousse à réparer le lien disjoncte parfois en pugilat...

«Dans la nuit qui enveloppe la fin de l'année, au comble de la fatigue, persiste le philosophe, Noël représente la loupiote qui clignote. La famille s'éprouve, exige de tenir ferme sur ses acquis dans un environnement chaotique: orgie de nourriture, surconsommation de cadeaux, marathon.» Pas dupe du «potlatch consumériste», le quidam peut y trouver de vertueuses consolations. Voir ce mauvais esprit qui triomphe ici et là dans les rayons.

Comme le réfléchit le «pop philosophe» Timothy Morton dans «La pensée écologique» (Éd. Zulma): «La laideur et l'horreur ont de l'importance parce qu'elles obligent notre existence compassionnelle à aller au-delà de la pitié condescendante». Ainsi, fredonner «Carrément méchant», comme le gentil Souchon jamais content en pestant face aux paquets enrubannés, devient jouissif si vous tombez sur le bouquin du même nom.

Lire le détail ci-dessous, comme la purge des réminiscences d'enfance glauque accumulées en «Strates» par Pénélope Bagieu. Ou l'extase partagée avec la reine américaine du crime Patricia Highsmith, exilée tessinoise qui se rappelle à son (mauvais) souvenir, affirmant en délicieuse monstresse dans ses «Écrits intimes» qu'«embrasser un homme, c'est comme embrasser un turbot: une bouche ou une autre, c'est pareil». Pensez-y sous le gui.

CISION

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.

232826/ZULMA 9794222600506

LES INROCKUPTIBLES
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 35898

Date : 09 janvier 2019
Page de l'article : p.39
Journaliste : D. D.

Max Burkhalter

ESSAI

Timothy Morton

Ecrit d'une traite il y a une petite dizaine d'années, *La Pensée écologique* du philosophe Timothy Morton est enfin traduit en français. Dans ce texte radical (mais aussi plein d'humour) mêlant art et écologie, ce proche de la philosophie de Bruno Latour nous invite à revoir nos outils conceptuels pour comprendre la crise écologique à laquelle nous sommes confrontés. Pour Morton, il faut nous affranchir du concept de nature pour appréhender le monde dans son universalité. Et si les humains n'étaient plus le centre du monde ? **D. D.**

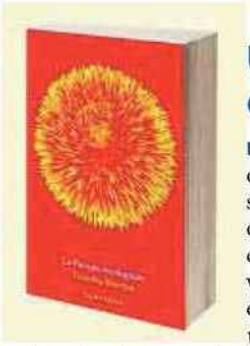
La Pensée écologique
(Zulma), traduit de l'anglais (G.-B.) par Cécile Wajsbrot, sortie le 7 février

Tous droits réservés à l'éditeur

SCIENCES ET AVENIR
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 262622

Date : Mai 2019
Page de l'article : p.4
Journaliste : Andreina De Bei

C'EST À LIRE



Une vision globale de l'écologie

DÉCONSTRUCTION Si à la fin de ce livre vous éprouvez une sorte de vertige mélancolique doublé de dislocation panique, c'est que le réel est déchiré et que vous avez plongé dans la pensée écologique ! Laquelle est « *un virus qui contamine tous les autres domaines de la pensée* ». L'essai de Timothy Morton, nourri aussi bien par Mallarmé que par Stanley Kubrick, ouvre un champ de réflexion radicalement nouveau, en affirmant l'impossibilité d'appréhender l'écologie en dehors du principe de l'interconnexion des êtres vivants, reliés dans un maillage « *d'étranges étrangers* ». Le philosophe britannique rejette la pertinence d'une action locale par petits pas au profit d'un « *penser grand* » global, assorti de responsabilité, coopération, sympathie, mais aussi de… perplexité ! Sa critique du capitalisme comme origine de la crise écologique invite à interagir à toutes les échelles : le voisin, le non-humain, ou l'hyperobjet, un nouveau concept — réchauffement climatique ou déchets nucléaires — auquel les humains sont désormais confrontés. Avec le ferme conseil d'avoir recours à l'art, qui donne voix à l'indicible. ■ **Andreina De Bei**

La Pensée écologique, Timothy Morton, Zulma, 259 p., 20 €

Tous droits réservés à l'éditeur

Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 16827

Date : Mars 2019
Page de l'article : p.56-58
Journaliste : Juliette et Pierre-Edouard Peillon

nos livres

Le cahier critique du *NML* : fiction et non-fiction

Penser l'écologie

Contre nature, tout contre

Longtemps monopole des politiques et des sciences exactes, l'environnement est enfin massivement investi par les sciences humaines : l'écologie est tout autant affaire d'indicateurs que de symboles et de pratiques. L'un des débats les plus vifs consiste à savoir si la notion de nature est périmée ou si elle est toujours nécessaire.

Par Juliette et Pierre-Édouard Peillon

Les débats qui animent l'écologie philosophique prennent parfois des airs de séances de spiritisme : Esprit de la nature, es-tu là ? Certes, la table tremble, mais les cataclysmes sont-ils encore les manifestations d'une force toute-puissante qui nous dépasserait ? Le consensus scientifique affirme depuis près de soixante-dix ans que ce n'est plus « déesse Nature » qui fait tourbillonner les cyclones, s'embraser les forêts ou s'éteindre les espèces, mais nous. Cette faute – cette responsabilité du moins – porte un nom de plus en plus scandé : l'anthropocène, soit l'ère géologique dans laquelle nous vivrions désormais et où les activités humaines, par leur intensité, seraient devenues le premier facteur de changement atmosphérique. Conjuguée à l'héritage des théories évolutionnistes qui firent tomber le rideau de fer entre l'humain et le reste des vivants, l'hypothèse de l'anthropocène fragilise encore un peu plus l'idée de nature. Car, si l'humanité s'insère dans un *continuum* d'êtres et que, par ailleurs, elle déteint sur tout ce qu'elle n'est pas, peut-on encore envisager une entité « nature » distincte de nos existences ? Et vice-versa ? L'avènement même de la discipline scientifique de l'écologie à la fin du XIXe siècle rendait poreuse la traditionnelle frontière entre nature et culture. Faisant suite, notamment, aux propositions du zoologiste et biologiste allemand Ernst Haeckel, l'écologie appréhende le monde physique comme une unité en réseau, scellant l'idée d'une interdépendance entre organismes et milieux. Chaque partie n'apparaît plus comme molletonnée dans la singularité de son existence mais comme un agent influençant et influencé par un ensemble plus vaste.

NATURES MORTES

On comprend bien dès lors un titre tel qu'*Ecology Without Nature* (« L'Écologie sans nature ») donné à l'essai encore inédit en France de Timothy Morton. Le philosophe anglais rappelle ainsi combien la chose ne va pas toujours de soi, combien il faut la réaffirmer. Prolongeant sa réflexion sur ce qu'il considère comme un encombrant et discriminant héritage, il estime ainsi, dans *La Pensée écologique* : « C'est le penser, y compris le penser écologique, qui a édifié la "Nature"

À LIRE

LA PENSÉE ÉCOLOGIQUE,
Timothy Morton,
traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot,
éd. Zulma,
272 p. 20 €.

LA PART SAUVAGE DU MONDE,
Virginie Maris,
éd. du Seuil, « Anthropocène »,
264 p., 19 €.

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Nouveau Magazine Littéraire

Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 16827

Date : Mars 2019
Page de l'article : p.56-58
Journaliste : Juliette et Pierre-Edouard Peillon

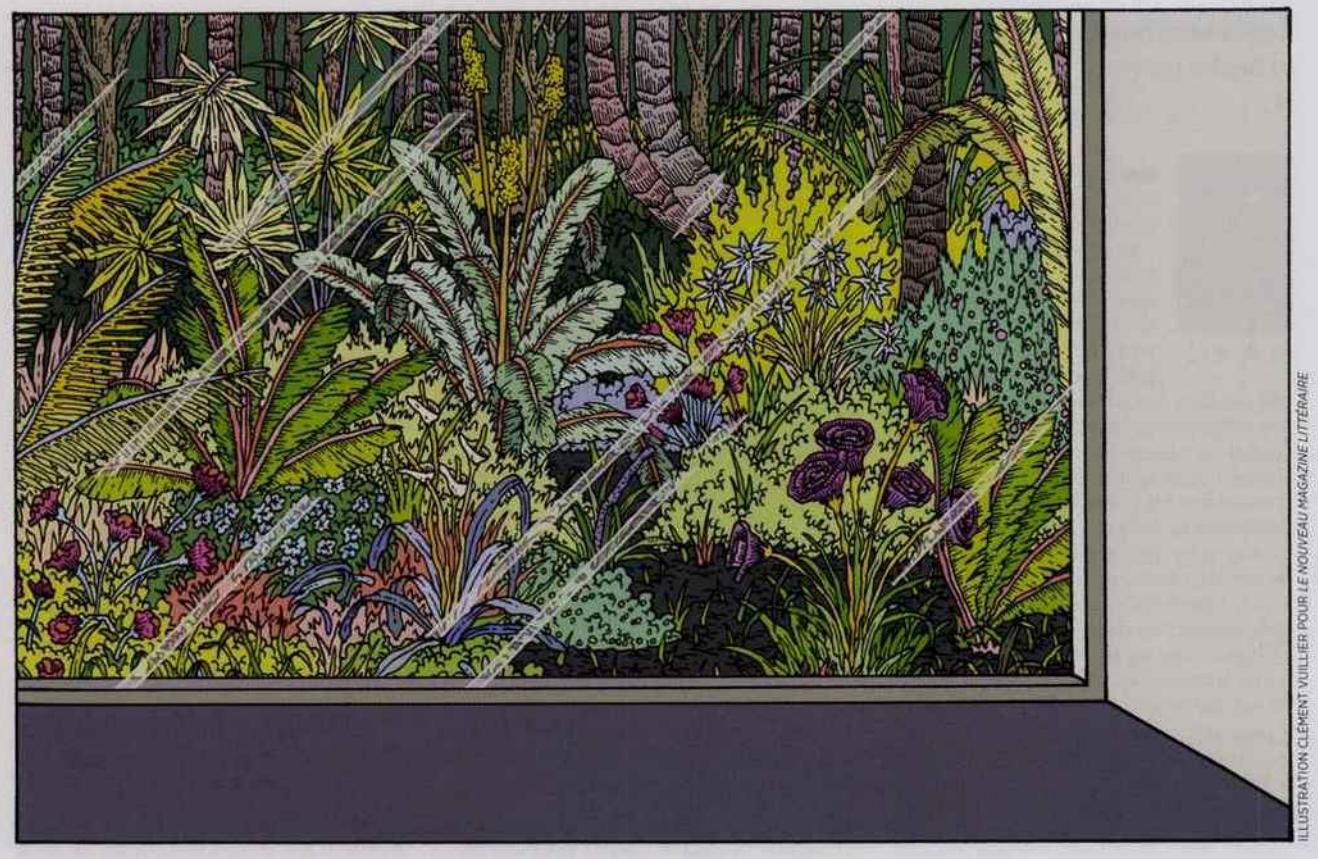


ILLUSTRATION CLÉMENT VUILLIER POUR *LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE*

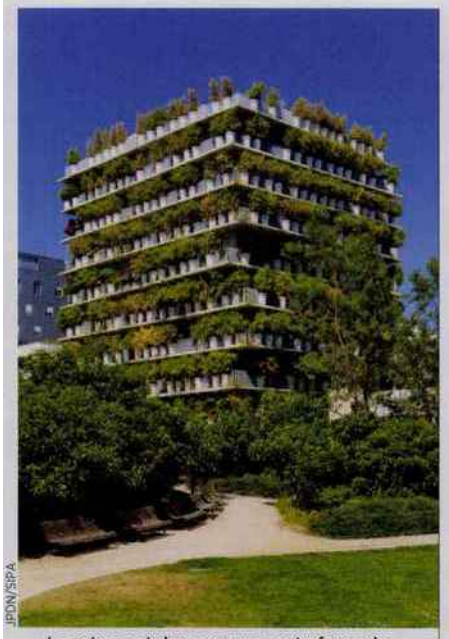
en une chose réifiée au loin, sous la surface, de l'autre côté, là où l'herbe est toujours plus verte, de préférence dans les montagnes, dans un paysage sauvage. » Dans cet ouvrage, enfin traduit en français dix ans après sa première publication aux États-Unis, Timothy Morton démonte la notion de nature, la dénonce comme une « addiction », un doudou en lambeaux auquel l'humanité continuerait de s'accrocher. Il n'y aurait d'ailleurs rien de plus artificiel que le naturel même : la « Nature est devenue une contrefaçon en plastique de la chose réelle ». Il n'y a pas de nature, juste des natures mortes.

La proposition présente un certain nombre d'avantages, en commençant par celui d'affranchir l'humanité d'un dangereux bovarysme à l'heure de bouleversements environnementaux bien réels. Cependant, elle crée également une pente glissante vers les pires dérives : s'il n'y a plus de nature, il n'y a plus rien à protéger, et l'humanité a

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Nouveau Magazine Littéraire
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 16827

Date : Mars 2019
Page de l'article : p.56-58
Journaliste : Juliette et Pierre-Edouard Peillon



JPDN/SPA

La nature est devenue une contrefaçon de la chose réelle. (La Tower Flower à Paris.)

••• le champ libre pour mener à la baguette de son intelligence un monde qui lui appartiendrait. C'est pour cette raison que la philosophe française Virginie Maris propose de « penser la nature dans l'anthropocène », ainsi que l'annonce le sous-titre de son essai *La Part sauvage du monde*. Penser qu'une part sauvage du monde persiste offre, selon elle, certains garde-fous bienvenus : « Penser l'extériorité de la nature, c'est accepter de se donner des limites, de borner notre empire. Il convient pour cela de repenser la frontière entre nature et culture, non plus comme une dichotomie mais comme une dialectique : un espace d'échange, de dialogue, de réflexivité. » Rappelant que, en excluant l'Antarctique et les Grands Lacs, « il n'existerait que 23,2 % de terre peu impactée par les activités humaines, après une perte catastrophique de presque 10 % entre 1990 et 2016 », Virginie Maris nous invite à ne pas congédier trop rapidement une notion pouvant encore servir de frein.

« Peut-on encore envisager une entité « nature » distincte de nos existences? »

Annoncer la « fin de la Nature » revient pour la philosophe de l'environnement à « la triste répétition d'un vieux fantasme de toute-puissance ». C'est notamment le météorologue Paul Josef Crutzen, célèbre pour avoir introduit le terme « anthropocène » en 2000 avec le biologiste américain Eugene F. Stoermer, perpétuant quelques réflexes prométhéens. Virginie Maris le cite lorsqu'il affirme en 2011 une curieuse prétention omnipotente en annonçant que, « dans cette nouvelle ère, la Nature, c'est nous ». Mais, en envisageant l'anthropocène comme une éventuelle « période idéologique » plutôt que « géologique », Virginie Maris ne biaiserait-elle pas le débat en en faisant moins un constat scientifiquement étayé qu'un « projet » ou une version 2.0 d'un rapport vampirique à la nature?

« ÉTRANGE ÉTRANGETÉ »

Timothy Morton préfère penser que la catastrophe a déjà eu lieu et que, dès lors, un frein ne nous serait d'aucune utilité. C'est le fondement de ce qu'il nomme une « écologie sombre » : « La nature en tant que telle nous apparaît lorsque nous la perdons, et nous est connue en tant que perte. » La disparition de la nature ne conduit toutefois pas nécessairement selon lui à l'abolition de toute altérité. Rejoignant ainsi Virginie Maris, le philosophe propose d'envisager le grand « maillage » des êtres vivants et des entités non vivantes comme la source d'une paradoxale « étrange étrangeté ». En pensant l'interconnexion des organismes et de tout ce qui les environne, Timothy Morton dissout la notion de personne et peut ainsi affirmer : « Puisqu'il n'y a pas de moi (solide, durable, indépendant, singulier), nous sommes l'étrange étranger. »

C'est tout l'intérêt d'une lecture croisée de *La Part sauvage du monde* et de *La Pensée écologique* : l'un comme l'autre déplacent sur le plan d'une écologie de la pensée le débat qui anime l'écologie pragmatique et sépare d'un côté les préservationnistes, défenseurs de zones naturelles, et les conservationnistes, militant pour un maintien globale de la biodiversité. ■

Tous droits réservés à l'éditeur

STYLIST
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 403828

Date : 07 fevrier 2019
Page de l'article : p.60

CULTURE

CULTURIST

ESSAI

NATURE PEINTURE

C'est bon, c'est fini, on a détruit la nature, on peut donc se mettre à réfléchir à une bonne façon de la protéger.

Nature et culture sont un peu, dans l'histoire des idées, ce vieux couple gâteux dont on se demande s'il faut encore écouter les chamailleries. Sauf que les chamailleries pourraient bien s'arrêter net : à l'ère de l'anthropocène, alors que l'humanité est devenue une force géologique à elle toute seule, perturbant de manière globale les écosystèmes, existe-t-il encore un peu de nature quelque part ? **Timothy Morton l'affirme d'emblée : « La Nature est devenue une contrefaçon en plastique de la chose réelle. »** Débarrassons-nous donc de cette notion. C'est ce que suggère le philosophe anglais dans son essai à la fois pop et sérieux, cherchant à définir ce que serait « la pensée écologique ». Une pensée du maillage, où tous les êtres sont interconnectés sans hiérarchie. Une pensée queer, où les identités cessent d'être hermétiques pour devenir des vases communicants. Une pensée sombre, où l'on avance comme à tâtons dans la pénombre, avec « de l'hésitation, de l'incertitude, de l'ironie et de l'attention ». Avec un ton jamais pédant mais souvent gouailleur, **Timothy Morton** cite indifféremment Emmanuel Kant et Pink Floyd, Percy Shelley et *Wall-E*. À méditer lors de votre prochaine balade en « forêt ». P.-E.P.
***La Pensée écologique* de Timothy Morton, éd. Zulma, 272 p., 20 €.**

Tous droits réservés à l'éditeur

SCIENCES HUMAINES
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 31957

Date : Avril 2019
Page de l'article : p.64
Journaliste : Laurent Testot

Livres

ENVIRONNEMENT

LA PENSÉE ÉCOLOGIQUE
Timothy Morton
Zulma, 2019, 272 p., 20 €.

Ce livre, traduit en français neuf ans après sa première publication en anglais, offre un résumé de la pensée de Timothy Morton. Philosophe, spécialiste de littérature anglaise, expert du *Frankenstein* de Mary Shelley, T. Morton s'emploie à déconstruire la pensée écologique pour mieux la reconceptualiser. La tâche est herculéenne : convaincre le monde de ce qu'il court à sa perte pour cause de réchauffement climatique et de disparition de la biodiversité, passe encore. Mais l'auteur va au-delà. Il entend démontrer que l'écologie telle qu'elle est comprise aujourd'hui n'apporte aucune solution, mais qu'elle fait partie du problème parce qu'elle repose sur des concepts erronés. Pour revitaliser l'écologie, T. Morton recourt à divers stratagèmes, tels ces irritants hyperobjets : des artefacts techniques tels le polystyrène ou le plutonium, qui sont immortels selon nos critères. Il affectionne aussi l'écologie sombre, les étranges étrangers, et les maillages. Le tout est servi enrobé d'abondantes citations littéraires. L'ensemble est parfois déroutant. Retenons-en quelques idées-forces : l'écologie sombre, c'est cet abîme que l'on entrevoit quand on réalise que la nature vierge, inaffectée par l'humain, n'est qu'un leurre. La nature n'a jamais existé, sinon comme une extériorité qui nous permet d'en extraire des ressources. Au lieu de nature, concept pernicieux et vide, mieux vaut parler d'environnement. Ce dernier, nous le partageons avec des êtres conscients (animaux) ou presque conscients (végétaux). Voici ces « étranges étrangers » : on ne peut entrer en leur monde, ce qui nous condamne à être anthropocentriques dans nos rapports avec eux. Mais nos coévolutions partagées forment des maillages, ensembles plus ou moins continus de relations biotiques qui nous unissent à eux, comme aux microbes et aux virus. L'environnement est ce tissu planétaire, vital, de liens biologiques que nous sommes en train de détruire. Comment soulager l'angoisse résultant de ce constat ? Pour T. Morton, par un degré plus élevé de conscience, une écologie de l'esprit capable de penser toutes les dimensions de la complexité, en recourant au besoin à l'art et à la spiritualité. ■

Laurent Testot

Tous droits réservés à l'éditeur

FOCUS VIF
Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire

Date : 25 avril 2019
Page de l'article : p.41

ESSAI

La Pensée écologique

DE TIMOTHY MORTON. ÉDITIONS ZULMA. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CÉCILE WAJSBROT. 272 PAGES.

9

En 2015, le MoMA présenta une exposition sur l'œuvre de Björk. Parmi les pièces exposées, il y en avait une très récente: l'échange de correspondance par lequel la chanteuse avait invité le penseur américain Timothy Morton à discuter avec elle d'écologie, de nature et de ce que c'est qu'un monde à l'âge de l'Anthropocène. Dans son premier message, elle lui expliqua qu'elle lisait ses livres depuis longtemps et qu'elle les appréciait beaucoup. Cela tombait bien, car lui aimait aussi la musique de Björk. Quel rapport avec la traduction française, près de dix ans après sa première publication en anglais, d'un des chefs-d'œuvre de Morton, *La Pensée écologique*? Ceci: qui si les travaux de celui-ci sont parvenues aux oreilles d'une des stars les plus isolées de la planète, il n'y a pas de raison qu'il n'en aille pas de même avec toute personne un tant soit peu intéressée par ce qui est en train de se tramer sur le vaisseau Terre. Car, au contraire de nombreuses Cassandre annonciatrices de désastre et d'effondrement comme de tous ceux qui prétendent que les choses vont bien se passer, Morton fait partie de ceux qui *pensent* la condition écologique du présent. C'est-à-dire qui ne se laissent pas aller aux délices de l'effroi comme à la jouissance des perspectives ouvertes par les technologies de terraformation -mais préfèrent s'interroger sur ce que ladite condition nous dit de ce que le monde a *toujours* été, et nous aussi par la même occasion. Or s'il y a une chose que nous n'avons jamais été, ce sont les occupants d'un espace de la culture qui se distinguerait de celui de la nature, dès lors que l'une n'est qu'un point de vue sur l'autre. De même qu'il n'y a pas de "nature humaine", mais les agencements plus ou moins branlants que nous construisons avec ce qui nous entoure, il n'y a pas de "Terre" avec laquelle il faudrait nous réconcilier -mais un monde, entièrement fabriqué, et qu'il s'agit de reconstruire autrement. Adieu l'écologie; place à la logistique. ● LDS.

Tous droits réservés à l'éditeur

SIMPLE THINGS
Pays : FR
Périodicité : Bimestriel

Date : Aout - septembre 2019
Page de l'article : p.100
Journaliste : DOMINIQUE FIDEL

Lectures du soir

FAIRE UNE PAUSE, IMAGINER, RÊVER...

Par **DOMINIQUE FIDEL**

LA PENSÉE ÉCOLOGIQUE
Timothy Merton
Zulma, 20 €

Il aura fallu presque dix ans d'attente avant de pouvoir découvrir ce texte en français, mais le jeu en valait largement la chandelle. Timothy Merton est philosophe et universitaire. C'est aussi un penseur de l'écologie unique en son genre, qui déploie ici une vision radicale, aux antipodes des discours convenus et bien-pensants qui dominent le débat. L'amour inconditionnel de la nature ? Le local comme seul horizon possible ? La gentille écologie verte et circulaire ? Très peu pour lui. À défaut de nous caresser dans le sens du poil, son livre – écrit dans une langue claire non dénuée d'humour – est un appel au passage à l'acte des plus efficaces.

Tous droits réservés à l'éditeur

CONTRE NATURE

ESSAI/ROYAUME-UNI • 7 FÉVR.

Timothy Morton

Puisque le réchauffement climatique a déjà entraîné la sixième extinction de masse, il est urgent de repenser notre place sur Terre. Dans l'hypothèse d'une fin du monde, à supposer qu'elle n'ait pas déjà eu lieu, il est plus utile de s'intéresser au monde qu'à la fin. C'est, en résumé, le propos décapant de Timothy Morton. Pour ce trublion, qui enseigne à la Rice University (Texas) la philosophie, mais aussi la littérature, les arts et les sciences doivent nous aider à comprendre le réel et non à le contourner par des concepts. Vouloir un monde plus vert ne sert qu'à évacuer une mauvaise conscience avec des mots piégés comme *environnement*, *local* ou *bio*. Dans ce livre percutant, qui inaugure une nouvelle collection d'essais chez Zulma, Timothy Morton suggère de relativiser la toute-puissance de l'homme et de se débarrasser du concept de Nature comme territoire romantique de la chlorophylle et du grand air. Il explique également notre nouveau rapport aux « hyperobjets » comme les sacs plastiques ou les déchets nucléaires. En trois chapitres menés tambour battant, cette pensée écologique invite à moins de nature pour plus de conscience. A chacun d'en faire ou non une tragédie.

Laurent Lemire

TIMOTHY MORTON

La pensée écologique – Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cécile Wajsbrot

ZULMA

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 272 P.
EAN : 978-2-84304-841-8
SORTIE : 7 FÉVRIER

9 782843 048418

LE FIGARO Littéraire
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire

Date : 22 novembre 2018
Page de l'article : p.5

CRITIQUE littéraire

ÇÀ LÀ

Zoé Shepard quitte Albin Michel pour Stock

Zoé Shepard avait fait le bonheur d'Albin Michel avec sa satire des fonctionnaires *Absolument dé-bor-dée*, plus de 400 000 exemplaires vendus. Elle publiera son prochain livre chez Stock. Un roman noir qui a pour cadre l'Amérique. Intitulé *Maggie Exton*, il sortira en avril 2019.

Des essais chez Zulma

Laure Leroy, la directrice des Éditions Zulma, étoffe sa jeune maison avec le lancement d'une collection d'essais au mois de février. Et ça démarrera fort avec un livre de Timothy Morton, traduit par Cécile Wajsbrot : dans *La Pensée écologique*, l'auteur propose une philosophie écologique radicale. Avec ses idées sur l'ère anthropocène, mises en cause par certains, il suscitera des débats.

Carrière, l'Enchanteur

Le directeur des Éditions Anne Carrière, Stephen Carrière, publiera le 3 janvier chez Pocket Jeunesse un roman, *L'Enchanteur*, où l'on voit un lycéen charismatique manipuler la réalité pour résoudre les problèmes de ses amis. Mais ce faisant, il ouvre dans le réel une brèche où les forces du Mal se précipitent...

Houellebecq, « titre à venir »...

En général, fin novembre, les éditeurs communiquent sur leurs parutions de janvier. Rien de tel pour Michel Houellebecq (sortie le 4 janvier). Pour l'heure, les Éditions Flammarion n'ont donné que deux informations : « Titre à venir » et le prix du roman : 22 €...

Tous droits réservés à l'éditeur

Écologie globale

Voici, dans la littérature écologique, un livre dont l'intelligence et le changement de perspective proposé vont bien au-delà des habituels discours catastrophistes sur le sujet. Timothy Morton, philosophe et professeur de littérature à Houston, nous invite à penser global. Il introduit le concept d'« hyperobjet » pour aborder ces questions qui nous dépassent tellement qu'on ne sait trop comment les appréhender : réchauffement climatique, biosphère… Son idée phare est d'apprendre à avoir une vision moins anthropocentrée. Le monde n'est pas forcément fait pour nous, et il est normal que certains phénomènes soient au-delà de notre champ d'action. Cette réévaluation, qui passe par des références allant de Levinas à *Blade Runner* et Björk, pousse à un chamboulement salvateur. Et le livre, clair et concret, se lit plutôt facilement.

Hubert Prolongeau

La Pensée écologique, *par Timothy Morton. Traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot. Zulma, 272 p., 20 €.*

Tous droits réservés à l'éditeur

Diversification

Des essais chez Zulma

Zulma lance, en février 2019, une collection d'essais qui s'inscrit dans la continuité de la ligne de cette maison jusqu'alors exclusivement littéraire. « *Derrière chaque roman que nous publions, il y a un engagement, une ouverture et un regard sur le monde : il m'a donc semblé naturel que nous nous ouvrions aux essais pour proposer des manières d'appréhender le monde différemment* », explique Laure Leroy, directrice de Zulma. Fruit d'un an et demi de gestation, cette collection, qui devrait accueillir trois à quatre titres par an, émanant de philosophes, intellectuels, historiens ou économistes, se veut « *décentrée, engagée mais pas militante, audacieuse, tout étant lisible par le commun des mortels* ».

Pour la diriger, Laure Leroy a fait appel au jeune chercheur-doctorant en philosophie Néhémy Pierre-Dahomey et a engagé une attachée de presse indépendante afin de défendre les titres. *La pensée écologique* signée par le philosophe anglais Timothy Morton – dont les textes sont déjà traduits dans une dizaine de langues – ouvrira le bal le 7 février, suivi en avril par l'essai du chercheur indien Pankaj Mishra, *L'âge de la colère: une histoire du présent*. La collection devrait aussi accueillir des auteurs français.

Pauline Leduc

OLIVIER DION

Laure Leroy, directrice de Zulma.